



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

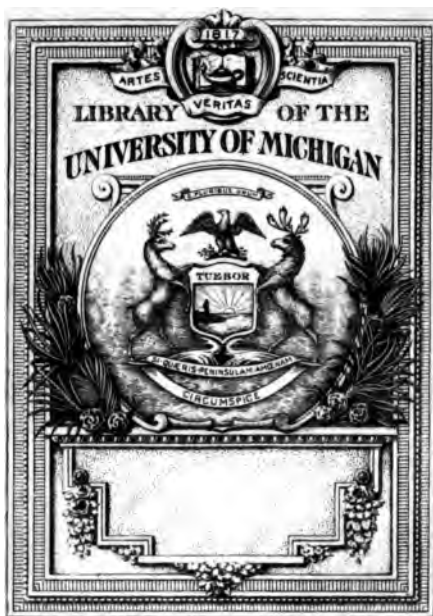
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
215.
A8
C15



CAIUS GRACCHUS,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

PRIX : 3 FR. 50 CENT.

IMPRIMERIE DE E. DOVERGER,
RUE DE VERMUEL, N. 4.

Artois, Théodore d'

CAIUS GRACCHUS

OU

LE SÉNAT ET LE PEUPLE,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR

M. THÉOD. D'ARTOIS DE BOURNONVILLE,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS,

SUR LE THÉÂTRE-FRANÇAIS,

LE 19 AVRIL 1833.



PARIS.

J. N. BARBA, LIBRAIRE.

PALAIS-ROYAL, GRANDE COUR, DERRIÈRE LE THÉÂTRE-FRANÇAIS.

1833

PERSONNAGES.

CAIUS GRACCHUS, fils de Cornélie.
LUCIUS OPIMIUS, consul.
MARCUS FULVIUS, ami de Caius.
LIVIUS DRUSUS, tribun du peuple.
UN VIEILLARD.
SON FILS.
ANTHILIUS, chef des licteurs.
PREMIER CITOYEN.
DEUXIÈME CITOYEN.
TROISIÈME CITOYEN.
CORNÉLIE, mère de Caius Gracchus.
LICINIA, épouse de Caius Gracchus.
PHILOCRATE, affranchi de C. Gracchus.

Personnages muets :

LE FILS DE CAIUS GRACCHUS.
LENTULUS.
UN CRIEUR PUBLIC.
UN ESCLAVE DE FULVIUS.
LE CORPS DE SCIPION ÉMILIEN.
LES SÉNATEURS.
TOUS LES MAGISTRATS.
LE PEUPLE.
LES COLLÈGES DES PRÊTRES.
LES VESTALES.
LES CHEVALIERS.
LES VÉTÉRANS.
LICTEURS.
SOLDATS ROMAINS ET CRÉTOIS.
PLEUREUSES.

ACTEURS.

MM. BEAUVALLET.
DESMOUSSEAUX.
SAINT-AULAIRE.
BOUCHET.
DUMILATRE.
MIRCOUR.
ARSÈNE.
MARIUS.
MONTLAUR.
ALBERT.
M^{me} PARADOL.
MENJAUD.

La scène est à Rome.

Sauthon
Souv. Dram. 7d.
Rom. Dept.
2-8-34

CAIUS GRACCHUS,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

ACTE I.

Le théâtre représente le Forum et le vestibule de la maison de Gracchus qui le domine. En face de la maison de Caius se trouve placée la statue de son père, Tibérius Gracchus.
— Il est nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAIUS, *seul.*

Enfin, grace à la nuit, je suis entré dans Rome
Sans avoir rencontré les regards d'un seul homme.

O Rome, ne crains plus ; Caius est avec toi !

Quel silence profond ! Tout se tait près de moi.

D'un tranquille sommeil la douceur passagère

Apporte aux plébéiens l'oubli de leur misère.

Trop malheureux Romains ! De besoins accablés,

Par les remords du moins vous n'êtes pas troublés ;

Et quand finit le jour votre ame satisfaite

Goûte en paix ce repos que le travail achète !

(Il écoute.)

N'entends-je pas des cris ?... Je reconnais les chants

Que l'ivresse fournit aux nobles insolens.
 Ces cruels meurtriers, ces bourreaux de mon frère ,
 Souvent dans les festins passent la nuit entière.
 C'est là que mon trépas est par eux médité ,
 Et qu'ils forgent des fers à notre liberté !
 Ignorant l'ennemi que le ciel leur renvoie ,
 Qu'ils se livrent encor cette nuit à la joie !
 Demain ils me verront reparaître , animé
 Par l'espoir d'affranchir mon pays opprimé ,
 De sauver ma famille, et d'obtenir vengeance.
 Oui, vengeance pour toi, mon frère. Et leur prudence,
 Si j'en crois le transport dont je me sens saisir,
 Ne leur permettra plus de songer au plaisir !
 Mais je touche le seuil de ma triste demeure.
 A des objets chéris je vais donner une heure ,
 Me jeter dans les bras d'une mère et d'un fils,
 Et d'une épouse en pleurs rassurer les esprits.
 Entrons. Mais quelqu'un vient... C'est un ami peut-être.

SCÈNE II.

CAIUS, FULVIUS, UN ESCLAVE.

FULVIUS.

Esclave généreux, rassure-toi ! Ton maître
 Saura récompenser ton courage et tes soins.
 Rome, grace à nos coups, compte un tyran de moins :
 La liberté t'attend. Ce prix doit te suffire.
 Va, pars, et qu'en ton sein ce grand secret expire.

(L'esclave sort.)

Moi l'affranchir ! Serais-je à ce point imprudent ?
 Non, non, il ne faut pas garder de confident.
 De l'homme trop souvent la bouche est indiscreète.
 Vivant il peut parler ; la mort seule est muette !
 Il mourra.

(entendant Caius qui s'approche de lui.)

Qui s'approche?

(à part.)

O dieux, suis-je trahi?

CAIUS, à part.

Je ne me trompe pas, c'est la voix d'un ami.

(haut.)

Fulvius!

FULVIUS, à part.

On m'appelle!

(haut.)

Ah! qui que tu sois, passe:

Jusques à m'approcher ne porte point l'audace!

Je ne te cherche pas.

CAIUS, à part.

Oui, c'est lui.

(haut.)

Fulvius!

Enfin reconnais-moi! viens embrasser Caius!

FULVIUS.

Caius! Il se pourrait? Caius en ma présence!

O ciel! est-ce bien toi?

CAIUS.

Moi-même. Mais silence!

Ou du moins parle bas.

FULVIUS.

Oh! que je suis heureux!

Ami, que tant de fois ont rappelé mes vœux,

Quel destin favorable en ces lieux te ramène?

Comment es-tu parti de la rive africaine?

Carthage et ses remparts, par tes soins achevés,

De la poudre déjà se sont-ils relevés?

CAIUS.

J'ai rempli mon devoir, et Rome est obéie.

FULVIUS.

Ainsi pour renverser cette ville ennemie,
Nos soldats ont naguère été plus de six mois ;
Et pour la relever tu n'en as pas mis trois ?
Entreprise incroyable !

CÆIUS.

Et que seul a finie
Mon désir violent de revoir la patrie !
Par tes avis pressans chaque jour averti ,
Je savais quel danger courait notre parti ,
Et comment du sénat la superbe insolence
Contre mes propres lois s'armait de mon absence.
Je hâtai le travail ; et , l'ayant terminé ,
De l'Afrique aussitôt joyeux je m'éloignai.
Les menaces des flots , la fureur de l'orage ,
Rien ne put m'empêcher de quitter le rivage ;
Et , malgré le péril , dans le port descendu ,
Ici comme l'éclair j'arrive inattendu.
Mais que dois-je espérer ?

FULVIUS.

Rien que de ton courage.
Plus que jamais , Cæus , il faut en faire usage.
Opimius , enfin au consulat porté ,
De ton éloignement a trop bien profité.
Sûr de vaincre , il dédaigne une guerre couverte ,
Et c'est ouvertement qu'il conspire la perte.
Il se souvient toujours qu'au succès de ses vœux
Il te vit opposer des efforts courageux ,
Quand , détournant de lui la faveur populaire ,
Tu couvris Fannius du manteau consulaire.
Dans son ressentiment , ardent à tout risquer ,
Il s'attaque à tes lois pour te mieux attaquer.
L'amour du peuple en vain les a toutes dictées ,
Il veut que par le peuple elles soient rapportées ;

Et demain , si tes soins ne viennent l'entraver,
Cette œuvre d'infamie est près de s'achever.

CÆIUS.

Demain ! Et les tribuns ?

FULVIUS.

Comme leur conscience ,

Ils ont aux sénateurs vendu leur influence.
Drusus a le premier commencé le marché ;
Les autres aussitôt sur sa trace ont marché ;
Et tous exécutant le contrat qui les lie,
L'avarice a livré Rome à la tyrannie.
Nos libertés , tes lois , ton sang , tout est proscrit.

CÆIUS.

Pacte digne en effet de ceux qui l'ont souscrit !
O de fils vertueux trop indigne marâtre ,
Rome , c'est vainement que leur cœur t'idolâtre !
Prodigue de leur vie , au courroux des méchants,
Déjà pour un peu d'or , sans pitié tu les vends ;
Et le jour n'est pas loin qu'en ton délire extrême ,
A qui voudra payer tu te vendras toi-même !
Et toi , qui , de la terre éblouissant les yeux ,
Jadis parus compter moins d'hommes que de dieux ,
Sénat , tu n'es plus rien qu'une caverne immonde
De brigands rassemblés pour le malheur du monde.
Ah ! d'horreur , Fulvius , je frémis malgré moi !

FULVIUS.

Tous les vrais citoyens frémissent avec toi.
Mais que sert de gémir sur les maux qu'on redoute ?
Il faut agir , Cæius.

CÆIUS.

Nous agirons sans doute.
Dis-moi , combien d'amis restent à mon malheur ?

FULVIUS.

Trop peu. Mais de leur zèle on connaît la chaleur.

Ces solides débris d'un glorieux naufrage
Sont toujours avec toi prêts à braver l'orage.

CÆIUS.

Au nombre des appuis que me garde le sort,
N'est-ce pas Fannius que tu comptes d'abord ?
Mes bienfaits...

FULVIUS.

Fannius a déserté ta cause.
Perfide autant qu'ingrat, plus que tout autre, il ose
S'acharner à ta perte.

CÆIUS, *avec amertume.*

Ah ! je m'en doutais bien :

Ce sont là les vertus d'un cœur patricien !
Et le peuple, quelle est cependant sa pensée ?
Ma mémoire à ses yeux quelquefois retracée,
Lui fait-elle espérer un avenir meilleur ?
Désire-t-il Cæius pour son libérateur ?

FULVIUS.

Sa faveur rarement survécut à l'absence !

CÆIUS.

Quoi ! me faut-il aussi craindre son inconstance ?

FULVIUS.

Peut-être il t'aime encor ; mais, timide et muet,
S'il t'appelle à son aide, il t'appelle en secret.
Les soupirs qu'il t'adresse expirent sur sa bouche.
Il craindrait autrement qu'un ennemi farouche
Ne le fît repentir de ses vœux imprudens.
En effet, cher Cæius, Rome n'est plus au temps
Où d'un homme égaré l'audacieux génie
Osait, de loin en loin, tendre à la tyrannie.
Nous avons pour tyrans tous les patriciens,
Les censeurs, les tribuns, les riches citoyens.
Une foule séduite à les servir s'engage ;
Et partout sur nos pas des espions à gage,
De leurs regards perçans nous observant toujours,

Surprennent la pensée , et vendent les discours.
 Aussi Rome , abattue et forcée à se taire ,
 Semble s'être endormie au sein de la misère.

CAIUS , *avec feu.*

Rome s'endort ! Ma voix l'éveillera bientôt.
 Liberté ! lui crirai-je. Et je crirai si haut
 Qu'on m'entendra partout dans cette ville immense.
 De ce hardi projet je sens la conséquence.
 Le succès est douteux , le péril assuré ;
 Mais à tout , Fulvius , j'arrive préparé.
 Sur le vaisseau , tandis que je voguais dans l'ombre ,
 Des dangers que je cours j'ai médité le nombre.
 Les flots grondaient , les vents mugissaient déchaînés ,
 Les cieux étaient en feu par l'éclair sillonnés ;
 Le pilote tremblait... Et moi seul , immobile ,
 Couvert de mon manteau , je paraissais tranquille.
 Mais une autre tempête avec plus de fureur ,
 Fulvius , s'agitait dans le fond de mon cœur.
 Rome était devant moi : mes regards par avance
 Découvraient du sénat la barbare espérance ;
 Je voyais des tribuns l'infâme trahison ;
 Et de tous mes amis le perfide abandon.
 Combien je frémissais à cette affreuse image !
 Des larmes m'échappaient , mais des larmes de rage,
 Et , pour mieux affermir mes desseins glorieux ,
 Tibérius encore apparut à mes yeux.
 Déchiré , tout sanglant , il réclamait d'un frère
 Cette vengeance , hélas ! que son ombre si chère
 Depuis plus de dix ans demande et n'obtient pas.

FULVIUS.

Caïus , il est vengé.

CAIUS..

Comment ?

FULVIUS.

Tu le sauras.

CAIUS.

Il faut m'apprendre...

FULVIUS.

Écoute...

(s'arrêtant, à part.)

O ciel ! qu'allais-je faire ?

Imprudent !

CAIUS.

Qui t'arrête et te force à te taire ?

FULVIUS.

Si tu savais !...

CAIUS.

Eh bien ! parle.

FULVIUS.

Je le voudrais.

Mais l'amitié, Caius, a parfois des secrets.

CAIUS.

Jamais pour l'amitié. Pourtant à ton silence

La mienne n'entend pas faire de violence.

Apprends-moi seulement si je dois pour soutien,

Ou bien pour adversaire, avoir Émilien.

FULVIUS, *avec une sorte d'effroi.*

Émilien !

CAIUS.

Quel est le rôle qu'on lui donne,

Ou qu'il s'apprête à prendre en nos débats ?

FULVIUS, *avec embarras.*

Pardonne !

Mais de tes questions je me vois accablé ;

Et de ton fils encor tu ne m'as point parlé.

Caius oublierait-il son épouse et sa mère ?

CAIUS.

Rome dans ma pensée est toujours la première.

Parle donc. Quel parti suit l'époux de ma sœur ?

FULVIUS.

Dis plutôt son tyran !

CAÏUS.

Il cause son malheur,

Je le sais ; mais enfin...

FULVIUS, *avec intention.*

Comme une plébéienne,

Ta sœur a ses mépris... Il te garde sa haine.

CAÏUS.

Et moi ! Les justes dieux savent si je le hais !

A l'estimer pourtant malgré moi je me plais ;

Et, je te l'avouerai, sa haute renommée,

Sa prudence au sénat, sa valeur à l'armée,

Tant d'exploits glorieux, que le peuple romain

A payés par le nom de second Africain ;

Dans Rome à son aspect cette terreur muette...

Tout dans Émilien me trouble et m'inquiète.

FULVIUS.

Si tu ne crains que lui le triomphe est certain.

CAÏUS.

Je ne te comprends pas.

FULVIUS.

Tu m'entendras demain.

CAÏUS.

Quel mystère nouveau ?...

FULVIUS.

L'aurore va paraître.

De ton retour, que nul ne peut encor connaître,

Nos amis par mes soins seront tous prévenus.

Je cours...

CAÏUS, *retenant Fulvius.*

Explique-toi.

FULVIUS.

Sois tranquille, Caïus.

(Fausse sortie de Fulvius qui s'arrête retenu par Caïus.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS , CORNÉLIE , LICINIA *avec son fils qu'elle tient par la main* , L'AFFRANCHI PHILOCRATE.

CORNÉLIE , à *Licinia qui pleure.*

Étouffe tes sanglots ; tes pleurs pourraient , ma fille ,
Trahir notre départ et perdre ta famille.
Viens , suis-moi.

CAIUS.

Fulvius , entends-tu cette voix ?

CORNÉLIE , à *Philocrate.*

Toi , Philocrate , allons , devance-nous , et vois ,
Autant qu'à tes regards le permet la nuit sombre ,
Si personne ne vient nous épier dans l'ombre.

(Philocrate avance , regarde et écoute avec inquiétude.)

CAIUS , à *Fulvius.*

C'est ma mère !

FULVIUS.

Approchons.

CORNÉLIE.

Chère Licinia ,

Ton fils à tes côtés marche-t-il ?

LICINIA.

Le voilà.

PHILOCRATE , *revenant avec effroi vers Cornélie.*

Nous ne sommes pas seuls.

CORNÉLIE.

Ciel !

CAIUS , à *Fulvius.*

Je ne puis me taire.

(haut.)

Ma mère !...

CORNÉLIE.

Dans ces lieux qui m'appelle sa mère?

CAIUS, *allant à Cornélie.*

Votre fils!

CORNÉLIE.

Mon fils!

(comme hors d'elle-même.)

Oui, oui, mon cœur me le dit.

Mon cher fils! Ah! comment? quel dieu nous réunit?

CAIUS.

Vous saurez tout. Pardon! Mais l'épouse fidèle
Que vous nommiez ici, ma mère, où donc est-elle?

LICINIA, *se jetant dans les bras de Caius.*

Dans tes bras, cher Caius!

CAIUS, *pressant Licinia sur son cœur.*

O bonheur!

LICINIA.

Et ton fils,

Le vois-tu bien? tes yeux le reconnaissent-ils?

CAIUS, *embrassant son fils.*

Dieux tout-puissans! mon fils, mon unique espérance!

Mais quel affreux destin, poursuivant l'innocence,

Fait errer ma famille au milieu de la nuit?

La maison de Gracchus est-elle un lieu proscrit?

N'y pouviez-vous rester? Quel péril vous en chasse?

Ma mère, répondez, répondez-moi, de grace!

CORNÉLIE, *à Philocrate.*

Rentre avec cet enfant, Philocrate.

(à Caius, après que Philocrate est sorti avec l'enfant.)

Dis-moi,

Quel homme t'accompagne?

CAIUS.

Un ami, dont la foi

Brûle de me servir et de venger mon frère.

CORNELIE.

Apprends donc nos dangers , connais notre misère .
 Le jour va se lever ; et ce Forum , Calus ,
 Théâtre si long-temps de toutes les vertus ,
 Ne sera plus bientôt qu'une fatale arène
 Où de nos ennemis triomphera la haine ;
 Où le sang à longs flots coulera sous leurs yeux ,
 Au milieu du désordre organisé par eux .
 Ah ! dans ce même lieu si leur lâche furie
 Frappa ton frère armé contre leur tyrannie ,
 S'ils l'ont assassiné pour étouffer sa voix ;
 Crois-tu que les cruels , s'attaquant à tes lois ,
 Dans leur rage , mou fils , respectent ta demeure ?
 Non , Calus , ils voudront que ta famille y meure !
 Pour les patriciens point d'asile sacré .
 A ces tigres , couverts d'un manteau révééré ,
 Tu disputes toi seul le pouvoir qu'ils attendent :
 Ils ont soif de ton sang , c'est ton sang qu'ils demandent .
 Et moi qui le savais , devais-je leur laisser
 Le reste glorieux de ce sang à verser ?
 Écoute , cher Calus . Un héros , un grand homme ,
 Qu'admire l'univers et que respecte Rome ,
 Quoique patricien , sensible à nos malheurs ,
 De nos vils ennemis déteste les fureurs ;
 Et sa bonté , toujours prête à nous y soustraire ,
 M'offrait un sûr abri sous son toit tutélaire .
 C'est là que je marchais , pleine d'un juste effroi
 Pour les objets sacrés que je tenais de toi ,
 Et que ne pouvait plus protéger ta présence .
 Mais te voilà . Gracchus suffit à leur défense !
 Dans mon cœur , si long-temps à la crainte livré ,
 Rien qu'à ton seul aspect le courage est rentré .

CALUS , avec ironie .

Mais cet homme puissant , ce protecteur si tendre ,
 Dont la main sur les miens avait s'étendre ,

Ce noble sans orgueil et sans perversité,
 Ce phénix, en un mot, que vous m'avez cité,
 Ma mère, à deviner me serait difficile.
 Quel est-il?

CORNÉLIE.

Ton parent, le fils de Paul-Émile.

CAÏUS, *avec emportement.*

Mon ennemi!

CORNÉLIE.

Ce nom...

CAÏUS, *l'interrompant avec emportement.*

Lui doit appartenir.

CORNÉLIE.

Quand il sauvait ton fils oses-tu le haïr?

CAÏUS, *toujours de même.*

Il me déteste!

LICINIA, *avec sentiment.*

Non : il prend notre défense.

CAÏUS, *avec indignation.*

Sa bonté m'humilie et son bienfait m'offense.

CORNÉLIE.

Il aurait droit, mon fils, à d'autres sentiments.

CAÏUS.

Eh ! puis-je aimer, ô dieux ! cette idole des grands,
 Cet oppresseur du peuple?

CORNÉLIE.

Ah ! c'est lui faire injure ;

Et tout respire en lui la vertu la plus pure.

CAÏUS.

En vain de beaux dehors il paraît revêtu :
 Sans amour pour le peuple il n'est point de vertu !
 Ma mère, épargnez-moi ce langage... Il m'irrite.

CORNÉLIE, *avec dignité.*

Plus de respect, Caïus ; ta mère le mérite.

(avec bonté.)

Mais je sais ta douleur ; et l'auteur de tes jours,
En sa faveur, veut bien excuser tes discours.

FULVIUS.

Quoi ! devant votre fils, illustre Cornélie,
Vous osez d'un tyran faire un éloge impie ;
Et vous ne voulez pas que ce cœur généreux
S'indigne, et du respect brise enfin tous les nœuds !
Mais quel est ce tyran que Cornélie encense,
A qui dans ses frayeurs elle remet l'enfance
De l'unique et fragile espoir de sa maison ?
Ce tyran si vanté, n'est-ce pas Scipion ?
Scipion ! justes dieux ! Et du fils qu'elle pleure
Quel infâme assassin hâta la dernière heure ?
Un Scipion. Déjà l'aurait-elle oublié ?
O vous, qui de ce monstre exaltez la pitié,
Qui dans le même sang avez puisé la vie,
Cornélie, est-il vrai qu'aux maux de la patrie
Vous laissiez attendrir ces farouches penchans
Par des ambitieux transmis à leurs enfans ?
Est-il bien vrai que Rome à votre ame soit chère,
Que vous puissiez l'aimer ?

CORNÉLIE, *avec indignation.*

Quel est ce téméraire ?

FULVIUS.

Mon nom est Fulvius : la franchise est ma loi.

CORNÉLIE, *avec indignation.*

Fulvius ! Et ta voix s'élève devant moi !
Ne sais-tu pas encor qu'un pervers doit se taire
En face de Gracchus, et surtout de sa mère ?
Et toi, mon fils, sais-tu que ce vil suborneur
Veut te déshonorer en séduisant ta sœur ?
Et que, quand Scipion lui paraît si coupable,
C'est qu'il a de chez lui chassé le misérable ?
Montre donc plus de soin de ta gloire, Caius :

Cesse de te lier avec un Fulvius !
 On croirait, à te voir accepter ses services,
 Que tu n'as pas besoin d'amis, mais de complices !

FULVIUS, avec une fureur concentrée.

Par Cornélie ainsi je me vois insulté !

CORNÉLIE, avec un calme ironique.

A mon tour je suis franche et dis la vérité !

FULVIUS.

Quand vous pourriez former des plaintes légitimes,
 Qui vous donne le droit de m'outrager ?

CORNÉLIE, avec force.

Tes crimes.

FULVIUS.

Mes crimes, Cornélie ! Il faut les dire tous.
 De nos persécuteurs c'est de braver les coups ;
 De porter au sénat une implacable haine ;
 D'exciter les Romains à secouer leur chaîne ;
 Et de vouloir, rempli d'un fanatisme ardent
 Pour le peuple et les droits que votre fils défend,
 Fonder la liberté sur les rives du Tibre.

CORNÉLIE, avec ironie.

Quoi ! tu vis sans honneur, et tu veux être libre !
 Va, pour nous abuser, nous connaissons trop bien
 De quelle liberté tu te fais le soutien.
 Fouler aux pieds les lois, mépriser la justice ;
 Poursuivre le mérite et défendre le vice ;
 Diviser les esprits, et de tous les côtés
 Répandre la fureur des partis irrités ;
 Flétrir l'homme de bien, payer la calomnie ;
 Spolier la fortune, asservir le génie ;
 Du niveau de la mort, qui court de rangs en rangs,
 Atteindre les petits en attaquant les grands ;
 Proscrire la parole, enchaîner la pensée ;
 En d'infâmes plaisirs l'ame toute enfoncée,
 Parler et de vertu et de fraternité ;

Morgés d'or et d'argent vanter l'égalité;
 D'appuis des citoyens, de vrais amis de l'homme,
 Encor couverts de sang, prendre le nom dans Rome;
 Enfin toujours avoir, et sans nulle pudeur,
 La patrie à la bouche et jamais dans le cœur,
 Voilà la liberté, la liberté sublime
 De tes associés et de honte et de crime.
 Liberté de brigands! liberté d'assassins!
 En horreur à Gracchus comme à tous les Romains!
 Viens, mon fils!

(Elle sort avec Licinia; Caius va pour les suivre; Fulvius l'arrête.)

SCÈNE IV.

CAIUS, FULVIUS.

FULVIUS.

Elle sort! mais tu l'as écoutée!

Tu vois à quel outrage elle s'est emportée!
 Pourrai-je le souffrir? Et toi-même, Caius,
 Ses perfides discours t'ont rendu tout confus.
 Tu ne l'en croiras pas?

CAIUS.

J'en crois toujours ma mère.

A te justifier tu songeras, j'espère...

Tu m'entends!

(Il sort.)

SCÈNE V.

FULVIUS, *seul*.

Insensé! moi, me justifier!

Tu ne me counais pas encore tout entier.
 Tout à l'heure, éclairant un horrible mystère,
 Le jour va te montrer tout ce que j'ose faire;
 Et quand tu le sauras, il faudra, malgré toi,
 L'approuver et le taire, ou périr avec moi.

ACTE II.

Le jour commence à paraître.

SCÈNE PREMIÈRE.

OPIMIUS, DRUSUS.

DRUSUS.

Des premiers feux du jour Rome à peine s'éclaire ;
Et laissant de côté la pompe consulaire,
Opimius déjà, sans licteurs, sans faisceaux,
En simple citoyen promène son repos.
Oisif, indifférent, on dirait qu'il oublie
Quel grand devoir ce jour impose à son génie.
La honte de Gracchus, la gloire du sénat,
La fortune des grands, le repos de l'état,
Il va tout assurer... A ce moment suprême,
Abandonnerait-il les autres et lui-même ?
OPIMIUS, *sans paraître s'arrêter aux discours de Drusus.*
Tes collègues, tribun, sont-ils prêts ?

DRUSUS.

Comme moi.

OPIMIUS.

Opimius peut-il s'assurer sur leur foi ?

DRUSUS.

Elle est inviolable.

Caïus Gracchus.

OPIMIUS.

Et ces chefs, dont l'audace
Sait d'un peuple grossier faire mouvoir la masse,
Nous sont-ils dévoués ?

DRUSUS.

Excité par l'argent,
Au milieu des tribus leur zèle se répand,
Les travaille, les pousse ; et le peuple mobile ,
Jamais, grace à leurs soins, n'a paru si tranquille.

OPIMIUS.

Je ne m'y ferais pas. Des animaux méchants,
En tout pays, Drusus, le peuple a les penchans.
Qui s'endort sur la foi de ses caresses feintes,
De ses ongles cruels sent bientôt les atteintes.
Ses aveugles transports qu'on ne peut modérer,
Amis comme ennemis, lui font tout dévorer ;
Et selon les erreurs que son esprit se forge,
Il vous aime aujourd'hui, demain il vous égorge.
Que pense-t-il de moi ce lion capricieux ?

DRUSUS.

Il t'observe et se tait ; mais il te craint.

OPIMIUS, *vivement*.

Tant mieux !

Bien plus que son amour cette crainte m'est chère.
De ce peuple pourtant voyez le caractère.
Il demande à grands cris, il veut la liberté ;
Et loin d'elle toujours il se trouve emporté.
Par la crainte et l'orgueil son ame se déprave :
Il domine en tyran, ou se courbe en esclave.
Et son Gracchus encor l'invoque-t-il souvent ?

DRUSUS.

Gracchus en sa mémoire est à peine vivant.

OPIMIUS.

Ainsi Rome verra d'un œil d'indifférence
De ses perfides lois abroger la puissance ?

DRUSUS.

Les détruire aujourd'hui , j'en atteste les dieux ,
Ne te sera pas moins aisé que glorieux.

OPIMIUS.

Il nous en coûtera , Drusus , plus qu'on ne pense.

DRUSUS.

Quels obstacles si grands peut craindre ta prudence ?
Je te vois du sénat marcher environné ;
Les tribuns sont muets , tout le reste est gagné ;
Et pour dernier bonheur , sur un lointain rivage ,
Gracchus...

OPIMIUS.

Il est dans Rome.

DRUSUS, *dans le plus grand étonnement.*

Il était à Carthage !

OPIMIUS.

Il est ici. Pour moi ce n'est plus un secret.

DRUSUS.

Si l'on t'avait trompé ?

OPIMIUS, *avec force et fierté.*

Personne n'oserait !

DRUSUS.

Qui le ramène, ô ciel ! et quel destin contraire ?...

OPIMIUS, *avec une joie concentrée et féroce.*

Le même dont la haine a fait périr le frère
Sous les yeux des Romains qui, pâles, abattus,
Témoins de son trépas, lâchement se sont tus.
Tu verras... Mais il doit auparavant m'entendre ;
Et je ne suis venu, Drusus, que pour l'attendre.

DRUSUS, *étonné.*

Pour l'attendre ! qui ? toi ?

OPIMIUS.

J'obéis au sénat.

Tu ne l'ignores point, il hait les coups d'état ;
Quand il faudrait agir, il flotte, il délibère.

Gracchus surtout l'étonne ; et, comme à l'ordinaire,
 Poussant encore ici la faiblesse à l'excès,
 Il veut à ce tribun d'abord offrir la paix.
 De cette mission l'importance est extrême,
 Et j'ai jugé prudent de m'en charger moi-même.

DRUSUS.

As-tu bien réfléchi ? Tu connais sa fierté,
 Ses transports violens ?

OPIMIUS, *vivement*..

C'est sur quoi j'ai compté.
 Et, tout en lui parlant, je prétends si bien faire
 Que demandant la paix, j'en obtiendrai la guerre.

DRUSUS.

Et s'il te la déclare enfin ?

OPIMIUS, *avec joie*.

Il est perdu !

J'en porte la nouvelle au sénat éperdu ;
 Et tous alors, sur eux voyant fondre l'orage,
 A force de trembler montreront du courage.
 Toi, Drusus, va trouver tes collègues ; leur foi
 Attend pour s'éclairer ce que tu tiens de moi ;
 Mais recommande-leur le repos, le silence :
 Je n'exige de vous rien que de la prudence.

(Drusus sort.)

SCÈNE II.

OPIMIUS, *seul*.

Je serai donc vengé ! Gracchus, lâche Gracchus !
 A ton secours tu peux appeler Fannius !
 Tu m'as du consulat écarté pour lui plaire ;
 Loin de toi qu'il écarte à son tour ma colère ;
 Qu'il vicine t'arraacher à mes ressentimens !
 Mais non. Tous vos efforts resteraient impuissans.

Maintenant revêtu d'une autorité sainte,
 J'attaque un ennemi dont la force est éteinte,
 Je le sais... Mais tu vis, et je ne le veux pas.
 Oui, Gracchus, il le faut, sous mes coups tu mourras;
 Et, pour comble d'horreur, à ton heure dernière,
 Tu me verras porter la pourpre consulaire.
 Quelques momens encor contenons ma fureur.
 L'heure approche; déjà je vois avec ardeur
 Accourir vers ces lieux les flots d'un peuple immense;
 Et, charmé de leurs cris, mon ennemi s'avance.

LE PEUPLE, *en dehors.*

Vive! vive Gracchus!

OPIMIUS.

Oui, oui, réjouis-toi,
 Peuple insensé! Celui dont tu reçois la loi,
 Pour lequel de respect et d'amour tu tressailles,
 Peut te faire chanter. On chante aux funérailles!

SCÈNE III.

OPIMIUS, GRACCHUS, LE PEUPLE.

LE PEUPLE.

Vive, vive Gracchus!

UN CITOYEN.

Mort aux patriciens!

GRACCHUS, *avec feu.*

Point de mort, mes amis! Si de vils citoyens
 Ont trahi leur devoir, que la loi les punisse!
 Elle seule a le droit d'ordonner leur supplice.
 N'allons pas prévenir ou gêner son élan.
 Un peuple sans justice est un peuple tyran;
 Et de la liberté défenseur inflexible,
 D'un tyran quel qu'il soit la faveur m'est horrible.
 Gracchus vous est-il cher? Pour m'en bien assurer,

Qu'à ses travaux chacun retourne se livrer ;
 Et reprenne le cours de ses soins domestiques.
 Ce n'est pas l'heure encor des affaires publiques ;
 Quand elle arrivera, je vous attendrai tous ;
 Et vous pourrez alors, de vos pouvoirs jaloux,
 Faire parler des lois la voix incorruptible,
 Et du peuple romain la majesté terrible.

UN CITOYEN.

Il a raison. Des lois Gracchus est le soutien.

UN AUTRE.

Il aime la justice.

UN TROISIÈME.

Oui, vrai sang plébéien !

(Le peuple se retire.)

SCÈNE IV.

OPIMIUS, GRACCHUS.

OPIMIUS, voyant que Gracchus l'examine attentivement.

Pourquoi, débarrassé de cette multitude,
 Me regarder ainsi d'un air d'incertitude ?
 Si tu me méconnaissais ? Je suis Opimius.

CAÏUS.

Quand tes traits à mes yeux resteraient inconnus,
 Cette horreur dont mon ame éprouve la puissance,
 M'aurait d'Opimius révélé la présence.

OPIMIUS.

Eh bien ! il est trop vrai, je suis ton ennemi !
 Et cependant je viens te trouver en ami.

(voyant que Gracchus fait un mouvement d'étonnement.)

Je fais plus, maintenant je prétends te contraindre
 A m'écouter, et même à répondre sans feindre.

CAÏUS, avec ironie.

D'être franc, en effet, tu penses qu'il est temps ?

Apprends-moi donc d'abord quel piège tu me tends.

OPIMIUS.

L'homme fort n'a jamais eu recours à la ruse.

CAÏUS, *avec ironie.*

Ta faiblesse, en ce cas, te servira d'excuse.

OPIMIUS.

Noble, patricien, et premier magistrat,
Je tiens entre mes mains les rênes de l'état,
Et malgré toi, Caïus, je suis puissant.

CAÏUS.

Sans doute,

Comme l'est un tyran ! Cherche ailleurs qui t'écoute !
Le destin, pour pouvoir nous entendre tous deux,
T'a fait trop grand, et moi, trop peu respectueux.
A d'autres va vanter ta puissance infinie.

(Il va pour sortir.)

OPIMIUS.

Arrête ! je te veux parler de la patrie !

CAÏUS, *s'arrêtant.*

De Rome ?

OPIMIUS.

D'elle seule.

CAÏUS.

Il faut donc t'écouter ?

OPIMIUS.

Avec calme ?

CAÏUS.

Consul, Rome peut y compter.

OPIMIUS.

Cette Rome toujours par tes soins protégée,
Tu le vois, entre nous se trouve partagée.
Tu la veux libre ; moi, je la veux libre aussi ;
Notre but est le même, et pourtant jusqu'ici
Nous avons pris, Caïus, des routes si diverses
Qu'elles nous font tous deux marcher en sens inverses,

Et que si l'un parvient à ce but souhaité,
 L'autre va dans l'abîme être précipité.
 Qui de nous doit mener l'état à sa ruine?
 Plus j'y songe, Caius, et moins je m'imagine
 Que mon zèle jamais ait un tel résultat.
 La cause que je sers est celle du sénat,
 Celle que défendaient Fabius et Camille,
 Flaminius, Caton, Scipion, Paul-Émile,
 Et tant d'autres héros dont les faits éclatans,
 Mais surtout les vertus, ont fait croire long-temps
 Que des dieux immortels la sagesse profonde
 Présidait au sénat pour le bonheur du monde.

CAIUS, *avec ironie.*

On ne s'y trompe plus : modeste et généreux,
 Le sénat a pris soin de nous ouvrir les yeux.

OPIMIUS.

S'il est vrai que de nous, trop petits que nous sommes,
 Nul n'ait les grands talens dont brillaient ces grands hommes
 Du moins d'un esprit ferme et d'un pas assuré
 Nous suivons le parti qu'ils ont tous illustré.
 Et toi, quel est celui qu'a choisi ton audace?
 Celui... c'est vainement que ton œil me menace,
 Celui de la révolte et des séditions,
 Celui par qui du sein de nos dissensions
 Sortit ce tribunat qu'avec justice on nomme
 Le mal des Plébéiens et la lèpre de Rome!

CAIUS, *avec feu.*

Si lèpre est le sénat! et c'est, pour la sauver,
 Ce membre gangrené qu'il lui faut enlever!

OPIMIUS.

Le sénat ne craint rien, et ta rage inutile
 T'a déjà relégué, comme un autre Rutilé,
 Parmi ce vil ramas d'orateurs forcenés
 Par le peuple lui-même au mépris condamnés.

CAIUS, *avec feu.*

Oses-tu me confondre avec ces misérables?

OPIMIUS.

Pourquoi les imiter s'ils te semblent coupables?

CAIUS, *avec indignation.*

Les imiter ! ô ciel ! Me suis-je donc comme eux
Envers Rome montré perfide, ambitieux ?
M'a-t-on vu, dans les temps de trouble et de colère,
Par un lâche abandon aggraver sa misère ?

(avec ironie.)

Et pour tout dire enfin, pendant mon tribunat,
Ai-je, pour la trahir, reçu l'or du sénat ?

OPIMIUS.

Non : mais, plus qu'eux encor fatal à cet empire,
Tu veux tout recréer ; et ne fais que détruire.

CAIUS, *avec feu.*

Je veux le peuple heureux.

OPIMIUS.

Et pour cela, toujours

A ses vœux insensés tu prêtes ton secours ;
A son avidité, qu'on ne peut satisfaire,
Tu promets cette loi que vous nommez agraire.
Déplorable prétexte et de trouble et d'horreurs,
Ainsi que tous les biens, divisant tous les cœurs :
Et qui fait, au moyen de ce partage impie,
Deux peuples des enfans d'une même patrie.
Cependant des tribuns, appuis de cette loi,
La fin terrible eût dû t'inspirer quelque effroi ;
Et, sans chercher plus loin un exemple sévère,
Ton frère, réponds-moi, pourquoi périt ton frère ?

CAIUS, *avec emportement.*

Parce que le sénat s'est fait bourreau !

OPIMIUS, *avec un calme ironique.*

Comment !

C'est là tout ce qu'ici son exemple t'apprend ?

Réfléchis donc, Caius, et vois ton imprudence !
 Va, retourne à Carthage, et perds toute espérance.
 Aucune de tes lois ne se peut soutenir ;
 Le sénat les proscriit, toutes doivent périr.
 En leur prêtant secours tu périras toi-même !

CAIUS, *avec force.*

Eh bien ! je périrai !

OPIMIUS, *avec un attendrissement hypocrite.*

Dans ce péril extrême,
 Si ton cœur pour ta vie est exempt de frayeurs,
 Tremble du moins, Caius, pour la patrie en pleurs,
 Qui, si tu restes sourd à sa voix qui t'implore,
 Au sang de ses enfans va se baigner encore !

CAIUS.

Orateur du sénat, des riches insolens,
 De tous ces criminels que vous nommez les grands,
 Garde pour d'autres lieux tes discours de commande.
 Tu parles de patrie ! Et moi je te demande
 Quel genre de patrie a ce fier citoyen
 Qui voit tout dans les grands, et dans le peuple rien.
 La mienne, ma patrie, et mon ame en est fière,
 Dans le peuple romain je la vois tout entière ;
 Et sans songer s'il a des Dieux ou non l'appui,
 Contre tout le sénat je me range pour lui !
 Et qu'irais-je chercher parmi vous ? L'injustice,
 La cruauté, l'orgueil, le faste, l'avarice,
 Tous les vices enfin aux crimes réunis ?
 La liberté, l'honneur, vous les avez bannis !
 Justement effrayés de leur horrible escorte,
 Du sénat pour jamais ils ont franchi la porte,
 Regrettant, mais en vain, ce temps si loin de nous.
 Où toutes les vertus s'y donnaient rendez-vous !
 Ne me vante donc plus Fabius et Camille,
 Flaminius, Caton, Scipion, Paul-Emile,
 Ces héros immortels qu'on a déifiés !

Imite-les plutôt, et je tombe à tes pieds !
 Quant à mes lois, tu peux les appeler iniques ;
 Mais je les soutiens, moi, justes et politiques,
 Indispensables même. Et, pour le garantir,
 J'ai l'effroi du sénat qu'elles ont fait pâlir.

OPIMIUS.

Ta réponse est hardie.

CAÏUS.

Elle est du moins précise.

OPIMIUS.

Tu braves mes conseils ?

CAÏUS.

Dis que je les méprise !

OPIMIUS.

Mes actions bientôt rabattront ta fierté.

CAÏUS.

Va, je m'attends à tout, en fait de lâcheté.
 Tu pareil, Nasica, l'assassin de mon frère,
 M'a dès long-temps appris ce que tu pouvais faire.

OPIMIUS.

Maintenant je me tais...

CAÏUS.

Tu n'as que trop parlé.

OPIMIUS.

Tout à l'heure devant le sénat assemblé,
 Par des discours plus clairs je saurai te confondre.

CAÏUS.

Alors, le peuple et moi nous saurons te répondre.

OPIMIUS.

Ce peuple si bruyant se calme quelquefois ;
 Et s'il reste muet ?

CAÏUS, *vivement*.

Je lui rendrai la voix.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, DRUSUS.

DRUSUS.

Je t'apporte, consul, une triste nouvelle.
 Rome perd un héros, un citoyen fidèle :
 Toi, Caius, un parent d'une illustre vertu,
 Emilien...

OPIMIUS.

Eh bien ?

DRUSUS.

Ce grand homme a vécu.

OPIMIUS.

O ciel !

DRUSUS.

Tourne les yeux ! Du peuple qui se presse,
 Et court encor vers lui, contemple la tristesse !
 C'est un père, un ami, que dans son désespoir,
 Pour la dernière fois, il demande à revoir,
 Rome ne retentit que de cris et de plaintes ;
 Tous les cœurs sont glacés par de sinistres craintes,
 Et, pour ne te rien taire, on murmure tout bas
 Que de barbares mains ont hâté son trépas.

OPIMIUS.

Qu'entends-je ?

CAIUS, *à part*.

Quel soupçon horrible, épouvantable !

DRUSUS.

Mais voici Cornélie. Au trouble qui l'accable,
 On voit que son malheur lui doit être connu.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, CORNÉLIE.

CORNÉLIE, à *Caïus*.

Mon fils, un mal terrible autant qu'inattendu
 D'un gendre que j'aimais a terminé la vie.
 Emilien n'est plus ; et Rome, à Cornélie
 Pour prouver désormais son admiration,
 Ne la nommera plus mère de Scipion.

(se tournant avec fierté vers *Opimius*.)

Mais du destin jaloux je brave les attaques :
 A ma gloire il suffit d'être mère des Gracques.

CAÏUS, tirant sa mère à part, avec effroi.

O ma mère !

CORNÉLIE.

Pourquoi cet air sombre, mon fils ?
 Que t'est-il arrivé ? Tu trembles, tu pâlis !
 A quel autre malheur encor dois-je m'attendre ?

CAÏUS, à part à sa mère.

Je ne sais... ce Drusus... je crains de le comprendre !
 Son récit... j'en frémis... peut-être il est outré...
 Mais d'un affreux soupçon mon cœur est déchiré !
 Allez, courez, voyez. Informez-vous, ma mère !

CORNÉLIE.

Mais parle, explique-toi.

CAÏUS, à part à sa mère.

Non, non, il faut me taire.
 N'apercevez-vous pas le traître *Opimius* ?
 Par pitié, dans ce lieu ne m'interrogez plus.
 Près de l'infortuné dont le trépas nous prive
 Rendez-vous, et restez jusqu'à ce que j'arrive.

(Pressée par son fils, *Cornélie* sort en portant tour à tour ses regards inquiets sur *Opimius* et sur *Caïus*.)

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* CORNÉLIE.OPIMIUS, *à part, à Drusus.*

Les as-tu remarqués?

DRUSUS.

Oui, sans doute.

OPIMIUS, *à Drusus.*

Tes yeux

Ont-ils bien vu leur air agité, soucieux ?

DRUSUS.

Eh bien?

OPIMIUS, *à Drusus.*

Le sentiment dont leur ame est atteinte,
Ce n'est pas le chagrin, c'est peut-être la crainte.
Caius de Scipion n'avait-il pas horreur ?

DRUSUS.

Tu pourrais croire?...

OPIMIUS, *montrant Caius.*

Tiens, regarde sa pâleur !

DRUSUS.

En effet.

OPIMIUS.

Dans les cœurs un grand secret se cache.
Mais viens, suis-moi : je sais comment on l'en arrache.

(Opimius et Drusus sortent.)

SCÈNE VIII.

CAIUS *seul, ensuite* FULVIUS.

CAIUS.

Tout l'enfer me poursuit ! le rapport de Drusus,
Les discours que tantôt m'a tenus Fulvius,
Sont autant de flambeaux dont la sombre lumière
Sert à m'épouvanter plus qu'elle ne m'éclaire !

(A Fulvius qui entre.)

Ah ! c'est toi que j'attends ! Parle, perfide ami.
Emilien est mort assassiné ! Par qui ?
Réponds.

FULVIUS.

Pourquoi Caius croit-il que je le sache ?

CAIUS.

Parce qu'à tes discours alors que je m'attache ,
Je vois que ta fureur seule a dû l'immoler.
Parle donc, malheureux, parle !

(avec fureur.)

Veux-tu parler ?

FULVIUS, *avec une froideur ironique.*

Si vraiment à ce point sa mort te désespère,
Ou tu n'es plus Gracchus, ou ta raison s'altère.

CAIUS, *avec fureur.*

Tu t'en declares donc l'assassin ?

FULVIUS, *avec calme et le sang-froid le plus impudent.*

Oui.

CAIUS, *avec douleur, et comme altéré par le sang-froid de Fulvius.*

C'est toi !

Ah ! j'en doutais encor !

FULVIUS, *avec audace.*

N'en doute plus ! c'est moi.

Au salut de l'état j'ai dû cette victime.

CAIUS, *avec feu.*

On ne sert point l'état, on le perd par un crime.

FULVIUS, *toujours de même.*

Par un crime, dis-tu ? Mais, dans tous nos débats,
Ce crime, de tes vœux ne l'appelais-tu pas ?

CAIUS, *avec effroi.*

Moi ? grands dieux !

FULVIUS, *toujours de même.*

Chaque jour tes plaintes légitimes

L'accusaient d'entraver tes projets magnanimes.
 Et de Tibérius, au milieu du sénat,
 Quand il osait louer le lâche assassinat,
 Et le proclamer juste autant que nécessaire,
 Alors, il m'en souvient, alors plein de ton frère,
 Tu ne pus t'empêcher d'appeler un vengeur ;
 Et ces mots foudroyans, recueillis dans mon cœur,
 Comme un arrêt fatal tombèrent de ta bouche :
 « Il faut donner la mort à ce tyran farouche ! »

CAIUS, avec le plus grand effroi.

Ah ! malheureux , tais-toi !

FULVIUS, avec un calme audacieux.

Tu l'as dit ; je l'ai fait.

Je ne m'en repens pas. Mais si c'est un forfait,
 Ce forfait t'appartient. Bourreau de l'innocence ,
 Toi seul l'assassinas en portant la sentence ;
 Et l'ami, qui toujours te sert aveuglément,
 N'a de tes volontés été que l'instrument !

CAIUS, avec indignation.

Je voulais qu'il périt ! Mais, pour me satisfaire
 J'attendais un arrêt et juste et populaire ;
 Un arrêt qui le mît sous cette hache enfin ,
 Qui tranchera bientôt ta tête d'assassin !

FULVIUS, avec une fureur concentrée.

Cesse de m'outrager ! Il en est temps peut-être.
 A ce conseil d'ami que j'ose me permettre,
 Réfléchis bien, Caius. Le coup que j'ai tenté,
 Qu'il semble juste ou non, maintenant est porté.
 Recueilles-en le fruit ; tais-toi, c'est le plus sage ;
 Et ne me force point à parler davantage.

CAIUS, avec inquiétude.

Et que m'apprendrais-tu ?

FULVIUS, avec intention.

Ce que je veux cacher.

CAÏUS, *avec inquiétude.*

Serait-ce un crime encor qui me pourrait toucher?

FULVIUS, *toujours de même.*

Je ne sais.

CAÏUS, *avec une inquiétude croissante.*

Tu ne sais! malgré moi je frissonne.

Près de t'interroger, la force m'abandonne!

FULVIUS, *toujours de même.*

Tant mieux!

CAÏUS, *avec la plus vive inquiétude.*

Que dis-tu?

FULVIUS, *de même.*

Rien.

CAÏUS, *dans les angoisses de l'anxiété.*

Cet état est affreux!

Mais quel jour effrayant vient de frapper mes yeux?

Réponds-moi, misérable! aurais-tu des complices?

FULVIUS, *de même.*

Peut-être bien.

CAÏUS, *avec une anxiété de plus en plus marquée.*

Lesquels? parle sans artifices.

FULVIUS, *avec une pitié feinte et presque ironique.*

Insensé! que veux-tu? pourquoi le demander?

Laisse-moi mon secret!

CAÏUS, *avec emportement.*

Tu ne peux le garder!

FULVIUS, *de même.*

Heureusement pour toi j'en resterai le maître!

CAÏUS, *avec emportement.*

Non, non. Et, quel qu'il soit, je prétends le connaître!

FULVIUS, *de même.*

Prends garde au repentir!

CAÏUS.

Parle, ou crains ma fureur!

FULVIUS, *de même.*

Tu le veux?

CARIUS, *avec fureur.*

Je l'exige!

FULVIUS, *avec une intention marquée.*

Interroge ta sœur.

(Fulvius se hâte de sortir; Caius le suit dans l'état le plus complet d'horreur et de désespoir.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAIUS , CORNÉLIE , LICINIA.

CORNÉLIE , à Caius.

Apaise-toi , mon fils , et pardonne à ta sœur.

CAIUS , avec force.

A ce monstre !... jamais.

CORNÉLIE , presque suppliante.

Respecte ma douleur,

C'est celle d'une mère.

CAIUS.

O ciel ! la misérable !

Vous l'aimeriez après son crime abominable ?

Ah ! plutôt à mes coups vous deviez la livrer !

CORNÉLIE.

Mais ce crime odieux , qui peut nous assurer

Que de Simpronia vraiment il soit l'ouvrage ?

Lorsque le bras levé , menaçant son jeune âge ,

Tu la voulais frapper , elle a pleuré , gémí ,

Sa langue s'est glacée et son front a pâli ;

Et j'ai lu dans son air faible et pusillanímé

La preuve de sa crainte et non pas de son crime.

LICINIA , avec feu.

Elle en est incapable , et ne l'a point commis !

CAIUS.

Qui te l'a dit ?

LICINIA , *avec feu et sentiment.*

Mon cœur. Toujours tendre et soumis,
Au plaisir de t'aimer uniquement sensible,
Le meurtre d'un époux lui paraît impossible !

CORNÉLIE.

Rien d'ailleurs n'est encor révélé jusqu'ici ;
Et par le châtiment tout serait éclairci.
Est-ce l'instant, grands dieux , d'afficher notre honte ?
Songe, songe aux périls que ton courage affronte !
Tandis que les Romains , prêts à se rassembler,
Voudraient hâter l'instant de t'entendre parler,
Les pâles sénateurs que ta présence étonne
Déjà sont réunis au temple de Bellone.
Quelle atroce vengeance ou quel affreux forfait
Est-ce que dans cet antre on médite en secret ?
Tu ne peux t'y tromper, c'est la mort. Le temps presse :
Recueille la vertu qui t'anime sans cesse ;
Comme d'un mur d'airain entoures-en ton cœur !
Devant toi vois toujours la patrie et l'honneur ;
Et , que le sort te soit favorable ou sévère,
Ne démens aujourd'hui ni Caïus , ni sa mère !

LICINIA.

Malheureuse !

CORNÉLIE.

Ma fille, est-ce toi que j'entends ?
Oses-tu te livrer à des gémissemens ?

LICINIA.

Vainement de mes pleurs votre bouche murmure ,
Ma mère , je ne puis étouffer la nature.
Unie à votre fils , seul il est tout pour moi :
Sur ses jours précieux veiller, voilà ma loi.
Vous l'aimez , mais non pas comme l'aime une épouse ;
Et , lorsque je vous vois , de son honneur jalouse ,
Au-devant des dangers l'envoyer sans pitié,
Je vais jusques à croire à votre inimitié.

CAIUS.

Toi, qui d'un chaste amour m'enflamas la première,
 Qui sur mon cœur encor régneras la dernière,
 Chère Licinia, n'amollis pas ce cœur !
 Commande à tes soupirs, et laisse-moi l'honneur !
 L'honneur ! Ah ! qu'ai-je dit ? Ma honte est éternelle.
 Impitoyable sœur ! Cette idée est cruelle
 Cent fois plus que la mort où l'on croit que je cours.
 Vivre déshonoré, c'est mourir tous les jours.

LICINIA.

Hélas !

CAIUS.

Dans la famille où le sort t'a placée
 Prends un illustre exemple : élève ta pensée,
 Chère épouse ! Et s'il est décidé par les dieux
 Que j'ai vu le dernier de mes jours malheureux,
 A vivre la raison veut que tu te condamnes.
 Par des pleurs, des sanglots, n'attriste point mes mânes,
 Aime-moi. Dans mon fils crois-moi toujours vivant ;
 Surtout devant ma tombe amène-le souvent.
 Alors raconte-lui l'histoire de son père.
 Apprends-lui les malheurs de ma triste carrière.
 Si j'eus quelque vertu, ne crains pas d'en parler ;
 C'est par-là que mon fils devra me ressembler.
 Pour Rome constamment dis-lui quel fut mon zèle,
 Que je la chérissais, que je mourus pour elle.
 Dis-lui que j'eus un frère illustre et généreux
 Qui m'avait devancé sans être plus heureux.
 Mais que j'eus une sœur ! Ne va pas le lui dire.
 Fais plutôt que jamais rien ne l'en puisse instruire.
 Qu'il ignore toujours qu'entré dans sa maison,
 Le crime impunément a pu flétrir son nom.

CORNÉLIE.

A me décourager pourquoi chercher sans cesse ?
 Que veux-tu ? m'arracher des larmes de faiblesse ?

Eh bien, cruel, eh bien ! tes désirs sont remplis.
 J'ai vu le corps sanglant de mon malheureux fils ;
 Repoussant loin de lui toutes les mains impures,
 Je l'ai pris dans mes bras, j'ai lavé ses blessures ;
 Sur le bûcher fatal, par mes soins préparé,
 Je l'ai placé moi-même, et je n'ai pas pleuré.
 Mais notre déshonneur ! l'opprobre de ma race !
 A cette affreuse idée, un froid mortel me glace,
 Je ne puis plus cacher mes transports douloureux,
 Et les pleurs malgré moi s'échappent de mes yeux !

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, UN CRIEUR PUBLIC, UN CITOYEN.

(Le crieur s'avance un décret à la main ; il l'attache à une colonne, et le peuple y accourt avidement pour le lire. Un citoyen, après en avoir pris connaissance, s'approche de Caius enseveli dans sa douleur.)

LE CITOYEN, *tirant Gracchus par son manteau et lui montrant le décret.*

Un décret du sénat ! Gracchus, Gracchus, prends garde !
 Malheureux, viens et lis : ce décret te regarde.

CAIUS s'approche de la colonne, et lit.

« De par le peuple et le sénat !
 « Que des consuls la sagesse s'applique
 « A prévenir tout attentat
 « Et tout dommage à la chose publique. »
 Quel danger si pressant ?

LE CITOYEN.

Ne le vois-tu pas bien ?

Le pouvoir du sénat est inquiet du tien.
 C'est un décret fatal rendu contre ta vie.

LICINIA.

Qu'entends-je ?

CALPURNIUS, *au citoyen.*

Je le vois, et je te remercie,
Généreux citoyen. Ton nom, qui m'est connu,
A l'amitié m'apprend que cet avis est dû.

LE CITOYEN.

Oui, Calpurnius. Avant peu j'en donnerai la preuve.

(Il se mêle parmi le peuple.)

CORNÉLIE, *avec enthousiasme, après avoir regardé dans
le fond du théâtre.*

Réveille-toi, mon fils! voilà la grande épreuve!
Opimius s'avance, et l'instant est venu
De rassurer ton cœur.

CALPURNIUS, *saisissant la main de sa mère et la plaçant sur son
cœur.*

Voyez s'il est ému!

CORNÉLIE.

Non : je le reconnais, et c'est le cœur des Gracques!
D'un barbare ennemi les perfides attaques
Ne m'épouvantent plus. Avant de se trahir,
De trahir ses devoirs, mon fils saura mourir!
Viens, ma fille!

LICINIA, *avec force.*

Qui, moi! moi, que je l'abandonne!

CORNÉLIE.

Il le faut.

LICINIA.

Est-ce donc Calpurnius qui me l'ordonne?

CORNÉLIE, *avec force.*

C'est l'honneur.

LICINIA.

Justes dieux! quels horribles destins!
Je succombe aux frayeurs dont mes sens sont atteints.

(Licinia chancelle et paraît prête à tomber; Gracchus la soutient.)

CAIUS.

Secourez-la , ma mère , et plaignez sa tendresse !

CORNÉLIE , *se hâtant d'emmener Licinia.*

Aux regards des Romains dérobons sa faiblesse !

(Cornélie sort en soutenant Licinia.)

SCÈNE III.

CAIUS , PEUPLE.

CAIUS , *s'arrêtant devant la statue de son père.*

O toi , qui de ce marbre insensible et muet

Parles au cœur d'un fils , tu seras satisfait !

Ou j'assure aujourd'hui la liberté romaine ,

Ou mon ombre bientôt embrassera la tienne ,

Mon père !

SCÈNE IV.

CAIUS , OPIMIUS *précède des licteurs et suivi des sénateurs ;* DRUSUS *et les autres tribuns ;* FULVIUS , *mêlé parmi le peuple qui accourt de toutes parts ;* UN VIEILLARD , LE JEUNE FILS DU VIEILLARD.

OPIMIUS , *s'élançant à la tribune.*

Le salut de Rome est en danger !

Puisque vous l'oubliez , c'est à nous d'y songer.

Romains , écoutez-moi ! Du haut de la tribune

Je viens vous signaler la publique infortune.

UN CITOYEN.

Parle , nous sommes tous attentifs à ta voix.

OPIMIUS.

La vénération pour les antiques lois ,

Des hautes dignités le patronage utile ,

La sûreté des biens , la concorde civile ;

Du repos des états tous ces grands élémens,
 Qu'ont détruits, renversés, des novateurs ardens,
 Et que doit relever maintenant la prudence;
 Romains, quel vaste champ et quel sujet immense!
 Mais je suis, je l'avoue, en ce jour de douleurs
 Bien moins prêt à parler qu'à répandre des pleurs.
 Émilien périt ! La tombe le dévore;
 Et personne de nous, hélas ! ne sait encore
 S'ils ont été tranchés, ces jours si précieux,
 Par la main d'un coupable ou par la main des dieux !

FULVIUS.

Consul, à ton sujet ! Laissant la mort d'un homme,
 Parle de tes frayeurs et des périls de Rome.

OPIMIUS.

Je vois qu'il est des gens que le seul souvenir
 Du héros qui n'est plus fait trembler et pâlir !
 — Eh bien ! Gracchus, allons, hâte-toi de paraître !
 Je parle de tes lois, et j'en parle à ton maître,
 A ce peuple qui sait combien tu le trahis.
 — Les juges éclairés, organes de Thémis,
 Enlevés par ton ordre à leurs magistratures,
 En ont vu revêtir tes trois cents créatures.
 Quel détestable fruit en as-tu retiré ?
 Lequel ? je le connais et jè te le dirai :
 La liberté du crime. Et sur les bords du Tibre,
 Hors le crime, à présent que reste-t-il de libre ?
 Sont-ce ces étrangers, qu'un décret de tes mains
 Par millions, Gracchus, fit citoyens romains ?
 Honorés de ce nom sans quitter leurs entraves,
 Ils sont plus que des rois, et restent tes esclaves.
 Et tu comptes enfin sur ces nombreux appuis
 Pour te rendre bientôt tyran de ton pays !

CÆIUS, *avec indignation.*

Moi, tyran ? imposteur ! ah ! je vais te confondre !

OPIMIUS.

Il n'est pas temps encor, Gracchus, de me répondre.

(voyant que Gracchus s'avance avec fureur vers la tribune.)

La tribune est à moi, j'y demeure attaché ;

Je n'en descendrai pas sans en être arraché !

UN CITOYEN.

Ce qu'il demande est juste ; il a seul la parole.

DRUSUS.

La tribune a ses droits : si Gracchus les viole,

Opposez-vous, Romains, à sa témérité !

De la parole au moins gardons la liberté.

CALUS, avec une fureur concentrée.

Et je ne puis parler !

UN VIEILLARD, à part à Calus.

Rappelle ta prudence ;

Ne te perds pas, Calus, en rompant le silence.

OPIMIUS, à Calus.

Eh ! de quoi te plains-tu ? je t'ai calomnié !

Attends, ma bouche encor n'a parlé qu'à moitié.

Et vous, Romains, et vous qui servez ses vengeances,

Connaissez de ses lois toutes les conséquences,

Sondez-en bien l'horreur, et frémissiez d'effroi !

Venez donc ! Et d'abord parcourez avec moi

Cette ville superbe, en merveilles féconde,

Malgré tant de malheurs reine auguste du monde.

Voyez-y le sénat, ame de ce grand corps,

Toujours paralysé dans ses nobles efforts ;

Les citoyens, armés par la discorde impie,

Du sang des citoyens montrant leur main rouge ;

Le peuple, vain jouet des trames d'un méchant,

Quittant un bien réel pour un mieux apparent,

Et, séduit, transporté, voulant, en sa démence,

Elever son flatteur à la toute-puissance.

Suivez mes pas plus loin et parcourez nos champs !

Il n'est plus là de droits consacrés par le temps ;

Les contrats les plus saints sont violés sans crainte ;
 A la propriété chaque jour porte atteinte ;
 De la dot que lui donne une épouse jamais
 Le mari ne se croit sûr de jouir en paix ;
 Du père à ses enfans on ravit l'héritage ;
 Point de stabilité, point de juste partage ;
 Le désordre est partout, ou plutôt le chaos ;
 Des ombres elles-même on trouble le repos ;
 Les autels sont détruits, les tombes renversées,
 Et des aïeux aux vents les cendres dispersées !
 Et l'armée ! avez-vous encore des soldats ?
 Quel fer arme leur main ? L'or énerve leurs bras.
 L'approche du péril suffit pour les abattre :
 Tous ils sauraient piller, aucun ne sait combattre !
 L'orient tout entier cependant révolté
 Pousse un long cri de guerre en cent lieux répété :
 Le Germain, le Numide ont les mêmes alarmes ;
 Mithridate s'émeut, Jugurtha court aux armes ;
 De Cimbres, de Teutons un formidable essaim
 S'avance armé du glaive et poussé par la faim ;
 Féroces ennemis, prêts à tout entreprendre ,
 Combattant avec rage, et mourant sans se rendre !
 O Rome ! ô mon pays ! saint asile des dieux !
 Quel triste sort succède à ton sort glorieux !
 La discorde au dedans t'agite et te dévore !
 A tes portes la guerre, au loin la guerre encore !
 Partout l'orage gronde, et, tout près de frapper,
 Ne s'arrête un instant que pour t'envelopper.
 Et celui qui te perd, l'insensé dont la rage
 Seule te précipite en cet affreux naufrage,
 Il est vivant encor ! Que dis-je, il est vivant ?
 Il ose parmi nous paraître insolemment !
 Il fréquente au Forum, il y parle, il menace ;
 Du peuple qu'il égare il irrite l'audace,
 Et, plus fier que jamais, du rivage africain

Furieux il accourt te déchirer le sein.
 Sénateurs, citoyens, vous tous que la patrie
 Ne trouve jamais sourds alors qu'elle vous prie,
 Vous n'avez plus ici le temps de réfléchir :
 Ou condamnez Gracchus, ou Rome va périr !

(Il descend de la tribune au milieu des murmures d'approbation du parti patricien et des murmures de mécontentement du peuple.)

CAÏUS, *s'élançant à la tribune.*

Enfin je puis parler et je vais me défendre.
 Ecoutez-moi, Romains !

DRUSUS.

Gardez-vous de l'entendre !

A sa perfide voix rien ne peut résister,
 Et vous êtes perdus s'il se fait écouter.

LE JEUNE FILS DU VIEILLARD.

Il parlera pourtant !

UN CITOYEN.

Non, Gracchus doit se taire !

LE VIEILLARD, *voulant empêcher son fils de parler.*
 Mon fils !

DRUSUS, *avec force.*

Il vous trahit !

LE JEUNE FILS DU VIEILLARD.

Il nous sert, au contraire.

UN CITOYEN.

De son zèle trompeur le peuple ne veut plus.

CAÏUS.

Ecoutez-moi, Romains !

UN CITOYEN.

Tu veux parler, Gracchus ?

Mais à persuader si ton adresse est vaine,
 Prends garde ! on voit d'ici la roche tarpéienne !

CAÏUS, *avec feu.*

N'importe, écoutez-moi ! vous me tûrez après !

Quelle noble énergie anime tous ses traits !
 Va, méprise, Gracchus, leur clameur importune ;
 Sous l'égide du peuple occupe la tribune ;
 Prouve ton innocence, il défendra tes droits.

CALPUS.

Je vous parle, Romains, pour la dernière fois.
 Nos ennemis communs, aveuglés par la haine,
 Veulent m'ôter la vie ; et ma mort est certaine.
 Moi-même je me livre à leur bras meurtrier ;
 Mais je ne dois pas moins vous en remercier,
 Puisque, souffrant enfin que je me justifie,
 Vous ne me laissez pas périr dans l'infamie,
 Descendre chez les morts souillé d'un tel affront,
 Et le nom de tyran imprimé sur le front.
 De mon frère égorgé j'aurai la destinée.
 Bientôt, hélas ! bientôt mon ombre infortunée
 Ira trouver la sienne, et lui montrant alors
 Ces blessures, ces coups qui couvriront mon corps,
 Je lui dirai : Vois-tu cette mort effroyable ?
 Je la reçus aussi de la main exécrable
 De ces patriciens qui t'ont assassiné,
 Quand par un peuple ingrat soudain abandonné,
 Tu tombas renversé d'une atteinte mortelle,
 Et laissas sur la terre, où leur rage cruelle
 Avec un rire affreux te traînait expirant,
 Un long ruisseau formé de ton sang innocent.
 Oui, moi, mon frère, moi qui te pris pour modèle,
 Qui ne pensais qu'à Rome et qui ne voyais qu'elle ;
 Moi, de la liberté l'inflexible soutien ;
 Moi, défenseur du peuple et de sang plébéien ;
 Moi, fléau des tyrans, l'infâme calomnie
 M'a cependant osé taxer de tyrannie.
 Accusé sans raison, injustement flétri,
 Sous le poignard des grands comme toi j'ai péri.

- Le peuple me voyait, il avouait mon zèle ;
Ma cause était la sienne et sa propre querelle ;
Un seul geste, un seul mot les eût tous fait pâlir ;
Il pouvait me sauver, il m'a laissé mourir.
Peuple, pour qui te sert quel avenir horrible !

LE VIEILLARD.

A tes dangers, Gracchus, Rome entière est sensible,
Et ne souffrira pas le plus noir des forfaits.
Va, poursuis, ne crains rien.

CALP.

Je ne craignis jamais.

Est-ce que je craignais, Romains, lorsque naguères
Je vous faisais rentrer dans les biens de vos pères ;
Qu'au péril de mes jours je donnais l'équité
Et les lois pour rempart à votre liberté ?
C'est moi, Rome, c'est moi dont l'énergique audace
Provoqua du sénat l'éclatante disgrâce ;
Moi qui, le dépouillant d'un pouvoir inhumain,
Ai fait le peuple libre et maître souverain.
O peuple ! répondez, serait-ce là mon crime ?

LE JEUNE FILS DU VIEILLARD.

Non, non, le peuple est roi, malheur à qui l'opprime !
Honneur à qui soutient, à qui défend ses droits !

UN CITOYEN.

Le peuple est tout-puissant, lui seul il fait les lois,
Tout lui doit obéir. Et le sénat lui-même
N'est que l'exécuteur de son ordre suprême.

CALP.

S'il est vrai, l'imprudent qui d'un ton emporté
Me reproche l'appui que je vous ai prêté,
Qui des tyrans déchus se déclare l'apôtre,
Est moins mon ennemi, Romains, qu'il n'est le vôtre.
Trois cents patriciens, hommes vils et perdus,
Occupaient autrefois les tribunaux vendus.
J'arrêtai les calculs de leur lâche avarice ;

Aux nobles magistrats qui vendaient la justice ,
 J'ajoutai pour la rendre autant de plébéiens ;
 Et le peuple, jugé désormais par les siens,
 A la mauvaise foi d'un injuste adversaire
 Put opposer du moins leur probité sévère.
 Quel homme maintenant m'attaque devant vous
 Pour ce fait glorieux qui vous a sauvés tous ?
 C'est un Opimius, entraînant sur ses traces
 Tous ces mêmes pervers, tous ces êtres voraces
 A qui ma prévoyance interdit pour toujours
 Le droit affreux de vendre et vos biens et vos jours !

LE VIEILLARD, *à son jeune fils.*

Hélas ! il est trop vrai ! sans exposer sa vie
 On ne peut plus aimer ni servir la patrie.

CATUS.

Mais voyons près des grands mon crime capital.
 Spéculant sur vos maux, leur génie infernal
 Vous ayant tout ravi prétendait davantage ;
 Il voulait dans vos cœurs éteindre le courage,
 Et vous voir sans murmure, à jamais avilis,
 Supporter l'esclavage où vous seriez vieilliss.
 Moi seul contre les grands j'osai me faire entendre ;
 Je les attaquaï seul, et seul je sus vous rendre
 Assez de terre au moins pour en couvrir vos os
 Quand viendra le moment de l'éternel repos.
 Infortunés Romains ! ô mes amis ! mes frères !
 Les bêtes des forêts ont toutes leurs tanières
 Où reposent en paix leurs membres languissans :
 Elles peuvent braver la fureur des autans ;
 Et vous qui, tous les jours, pour Rome et la patrie
 Prodiguez votre sang, exposez votre vie,
 Invincibles guerriers, maîtres de l'univers,
 Vous ne possédez rien au monde que des fers !
 Faibles et demi-nus, errans par les campagnes,
 Vous traînez après vous vos souffrantes compagnes

• Et vos pâles enfans dont les larmes en vain
 Tombent sur votre cœur et demandent du pain ;
 Tandis que célébrant de lascives orgies
 Vos tyrans inhumains, ces avides harpies,
 Insultent à vos maux au milieu des festins ;
 Ils se gorgent de mets, ils s'enivrent de vins :
 Et tout ce qu'engloutit leur faim insatiable
 C'est votre sang. Ce luxe étalé sur leur table,
 Romains ; c'est votre sang ! C'est votre sang enfin
 Que tous ces alimens de leur faste hautain,
 Votre sang répandu dans vingt combats sublimes :
 Il ne leur appartient en propre que leurs crimes.
 Et les cruels qu'ils sont vous osent cependant
 Accuser de ne plus combattre qu'en tremblant,
 De courir au butin et non à la victoire ;
 Eux qui s'appropriant vos trésors, votre gloire,
 Ont forcé le soldat dépouillé par leur main
 De vivre de pillage ou de mourir de faim.
 Quand l'heure du combat arrive menaçante,
 Il faut les voir crier d'une voix suppliante :
 « Défendez vos foyers, les autels de vos dieux !
 « Défendez les tombeaux où dorment vos aïeux ! »
 Mais qui de vous, Romains, possède en ses misères
 Un autel, un foyer, un tombeau de ses pères ?

LE PEUPLE *et* FULVIUS.

Personne ! non, personne !

CAIUS.

Et pour qui donc, hélas !
 Courez-vous affronter la mort dans les combats ?
 C'est pour eux, pour eux seuls. Et de tous vos services
 Quel prix retirez-vous ? De larges cicatrices
 Que ne peuvent cacher vos habits en lambeaux.
 Je les vois... Ah ! venez, venez, nobles héros !
 Avec un saint respect que ma bouche les presse.
 Je ne sais ; à leur vue un poids affreux m'opprime ;

Je pleure de pitié, je frémis de courroux !

LE JEUNE FILS DU VIEILLARD.

Cœur généreux ! il pleure ; il pleure, et c'est pour nous !

UN CITOYEN.

Cruels patriciens, vous paîrez cher ces larmes !

FULVIUS.

Oui, oui, vengeons Gracchus et saisissons nos armes !
Voici l'instant.

GRACCHUS.

Romains !

UN AUTRE CITOYEN.

Il veut encor parler,

Écoutez !

CAÏUS.

A vos yeux je viens de dérouler
Le tableau des forfaits dont je me sens coupable.
Amis, punissez-les sur ce corps misérable ;
Je le livre à vos coups, frappez, ne craignez pas ;
Faites Opimius heureux de mon trépas ;
Que mon supplice enfin assouvisse sa rage :
Rome est accoutumée à cette horrible image.
Des Gracques, qui pour elle aiment à s'immoler,
Elle apprend dès long-temps à voir le sang couler.
Sans en être étonné dans son onde écumante
Le Tibre recevra ma dépouille sanglante,
Et ma mère connaît la rive où de ses fils
Elle doit désormais recueillir les débris.
Heureux, cent fois heureux, ô ma chère patrie !
Si je puis te sauver aux dépens de ma vie ;
Et si, mourant pour toi comme Tibérius...

FULVIUS et LE PEUPLE, *avec fureur, et s'avançant vers*
Opimius.

Non, non, que Gracchus vive ! et meure Opimius !

OPIMIUS.

Faites votre devoir, licteurs, levez vos haches,
Caïus Gracchus.

Levez-les hardiment et frappez-en ces lâches.

ANTHILIUS, *chef des licteurs.*

(Il s'avance contre le peuple la hache levée et à la tête de ses compagnons.)

Retirez-vous, fuyez, perfides plébéiens !

FULVIUS.

Quoi ! traître, tu pourrais frapper des citoyens ?

Du peuple tombe donc la première victime !

(Il le frappe.)

CAIUS, *s'élançant de la tribune.*

O ciel ! qu'avez-vous fait ?

FULVIUS.

Une action sublime !

En avant, mes amis ! et meure Opimius !

CAIUS, *se plaçant entre le consul et le peuple.*

Ah ! demeurez, ou bien tuez aussi Gracchus.

Eh quoi ! pour affranchir un peuple qu'on opprime,

N'est-il d'autre chemin que le chemin du crime ?

Au nom de tous nos dieux, apaisez-vous, Romains ,

Et laissez au sénat le métier d'assassins.

Vous livrer aux transports d'une aveugle colère

Ce serait imiter les bourreaux de mon frère.

LE PEUPLE et FULVIUS.

Vengeance !

CAIUS.

Nous l'aurons. Consul, écoute-moi,

Et relève ce front morne et pâle d'effroi :

De nos lois tu voulus renverser l'édifice ;

J'élève contre toi ma voix accusatrice ;

Et dès qu'expirera ce titre révééré,

Toujours inviolable, et qui te rend sacré,

Comme ennemi de Rome, et surtout comme traître,

Devant ton souverain je te cite à paraître.

Ce juge des forfaits, qui connaît tous les miens,

Verra s'il doit alors récompenser les tiens.

Sur le mont Aventin, toi, peuple, il faut te rendre.

Là, sans qu'Opimius ose rien entreprendre,
 Nous verrons quels décrets nous restent à porter
 Pour défendre des lois qu'il prétend insulter.
 Mais, peuple, songes-y : plus que la violence
 Les tyrans ont toujours redouté ton silence.
 Point de cris insultans, de furieux transports ;
 Viens ! Laisse ce superbe en proie à ses remords !

(Caius sort, le peuple le suit tranquillement.)

FULVIUS.

O funeste vertu ! ridicule clémence !

(Il sort.)

SCÈNE V.

OPIMIUS, DRUSUS.

DRUSUS.

Eh bien ! tu vois sur eux quelle est son influence ?
 Mais pourquoi ce regard terrible et menaçant ?
 Tu méditais sa mort... Généreux et puissant,
 C'est lui qui du trépas t'a sauvé tout à l'heure.
 Après un tel bienfait, que prétends-tu ?

OPIMIUS, *avec fureur*.

Qu'il meure !

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAIUS, CORNÉLIE.

CORNÉLIE.

Je l'avais trop prévu, mon fils, ton ennemi
Est par ton bienfait même en sa haine affermi ;
Et s'il arrive un jour que Rome le soutienne,
Il te païra sa vie en t'arrachant la tienne.

CAIUS, *avec noblesse.*

Lorsque je l'ai tiré d'un danger si pressant,
Ai-je cru lui trouver un cœur reconnaissant ?
Non : je n'ai pour agir consulté que ma gloire.
Cependant, ce danger occupant sa mémoire,
Long-temps à mon triomphe on le verra songer.

CORNÉLIE, *vivement.*

Il y songe, mon fils, et c'est pour se venger.

CAIUS.

Vous pensez ?...

CORNÉLIE.

Tout m'inspire une crainte nouvelle.

Le lâche, précédé de sa garde cruelle,
A voulu visiter les funestes débris
Du héros malheureux que la mort a surpris ;
Lui-même il a réglé l'ordre des funérailles.
Et de ces vieux guerriers qui dans tant de batailles

Ont suivi Scipion et triomphé sous lui,
 Un cortège au tombeau le conduit aujourd'hui :
 Opimius l'ordonne. Et ce soin qui l'anime,
 Ce zèle si pieux doit nous cacher un crime.
 D'Anthilius d'ailleurs le juste châtiment
 Redouble du sénat le fier ressentiment.
 Ces tyrans orgueilleux sentent ce qu'ils hasardent
 A nous laisser punir les brigands qui les gardent ;
 Et tous, de son trépas te supposant auteur,
 Brûlent de t'immoler aux mânes d'un licteur.
 De leurs nombreux cliens une troupe vendue
 Déjà pour les servir auprès d'eux s'est rendue,
 Et sans doute...

(Elle tourne les yeux, et aperçoit les soldats qui pendant les derniers vers ont rempli le Forum.)

Grands dieux ! à mes yeux alarmés,
 Le Forum apparaît rempli d'hommes armés.

CAIUS, *avec feu.*

Dites donc d'assassins ! Les voyez-vous, ma mère ?
 C'est des archers crétois la troupe mercenaire ;
 Et jamais du sénat ces soldats inhumains
 N'exercent leur valeur que contre les Romains.

CORNÉLIE, *avec force et énergie.*

Ils n'en veulent qu'à toi : va, dompte la fortune,
 Entoure-toi du peuple et tonne à la tribune ;
 Que la foudre allumée au feu de tes discours
 Dévore le cruel qui s'attaque à tes jours ;
 Ne crains plus d'en tirer une entière vengeance :
 Qui pardonne au méchant avilit la clémence.

CAIUS.

Que je fasse mourir un citoyen ! En vain
 A cette œuvre de sang vous excitez ma main :
 Je ne suis point armé du fer de la justice.

CORNÉLIE.

Eh ! qu'importe comment un coupable périsse !

Rome n'en peut tirer qu'un heureux pronostic :
Le châtement du crime est un bienfait public.

CÆIUS.

Non, non, le criminel reste sacré. Personne
N'a droit de le punir si la loi ne l'ordonne.

CORNÉLIE, *comme hors d'elle-même et s'animant par degrés.*

Que parles-tu de lois, malheureux ! quand la voix
De quelques scélérats fait et défait les lois ;
Près du vice opulent quand la vertu mendie ;
Quand on nomme forfait l'amour de la patrie ;
Quand par d'injustes lois ton frère infortuné,
Sous mes yeux, sous les tiens, est tombé condamné !
Je ne sais qu'une loi, c'est cette loi divine,
Éternelle, et qui crie à ceux qu'on assassine :
« Défendez-vous, frappez ! Dans votre désespoir
Donnez plutôt la mort que de la recevoir ! »
Mais à tes meurtriers te livrant comme un lâche,
N'oses-tu des licteurs même affronter la hache ?
As-tu peur de mourir ?

CÆIUS.

Ma mère !

CORNÉLIE, *revenant à elle.*

Qu'ai-je dit ?

Pardonne au trouble affreux dont l'horreur me poursuit !
De crainte, de courroux, de tendresse éperdue,
Pour la première fois ma tête s'est perdue.
Mon fils, ne me dis point quel moyen tu prendras ;
Mais veille à ton honneur !

CÆIUS.

Ne vous alarmez pas ;

Et croyez-moi, ma mère, en ce péril extrême,
Quoi qu'il puisse arriver, mes ennemis eux-même
Convieudront que Cæius était digne de vous.

(Fausse sortie de Cæius.)

CORNÉLIE.

Et sans armes tu cours t'exposer à leurs coups ?
 Mon fils, mon cher Caius, ah ! que fais-tu ?

CAIUS.

Je tâche

De vivre avec honneur ou de mourir sans tache.
 Mais écoutez, ma mère ; au milieu du danger,
 Tout terrible qu'il est, quand je vais m'engager,
 Je n'en instruirai point mon épouse fidèle ;
 Sans un dernier adieu je me sépare d'elle :
 Je ne soutiendrais pas l'aspect de ses douleurs,
 Ni de revoir encor mon fils baigné de pleurs.
 Par cette main chérie, et que demain peut-être
 De presser tendrement je ne serai plus maître,
 Si je viens à périr, rendez-vous à mes vœux :
 Consolez, protégez ces êtres malheureux ;
 Remplacez-moi, ma mère... Avec cette assurance
 Je marcherai sans crainte à la mort qui s'avance.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, LICINIA, *qui a entendu les derniers vers de
 la scène précédente.*

LICINIA.

Qu'ai-je entendu ! barbare, as-tu donc oublié
 A quel sort maintenant ton destin est lié ?
 Qu'une épouse, qu'un fils, lorsqu'ainsi tu t'exposes,
 Ont droit de réclamer ces jours dont tu disposes ;
 Et que tous deux privés d'appuis, de défenseurs,
 Ne vivent qu'en toi seul et mourront si tu meurs ?

CAIUS.

Licinia !

LICINIA.

Du moins en cette guerre affreuse

Si tu devais trouver une mort glorieuse !
 Mais pour sauver le peuple en vain tu périras ;
 Lui-même te condamne. Aux yeux de ces ingrats,
 Dont toujours l'égoïsme a craint de se commettre,
 Qui triomphe est un dieu, qui succombe est un traître.
 Et tu voudrais subir cet horrible destin ?
 Forme plutôt, Caius, un plus juste dessein ;
 Éloigné désormais des fureurs politiques,
 Cherche un asile au sein de tes dieux domestiques.
 Près de ta femme viens, viens cacher tes ennuis ;
 Tu ne trouveras là pour rival que ton fils ;
 Là tu vivras, crois-moi, sans tyran qui t'opprime,
 Chéri de ta famille, oublié par le crime.

CAIUS.

Eh quoi ! Rome à grands cris implore mon secours,
 Je fais tout son espoir, et, tremblant pour mes jours,
 Je pourrais me cacher ! Moi, fils de Cornélie !
 Moi, gendre de Crassus ! Moi, tribun ! Non, ma vie,
 Ma fortune, mon nom, ma famille ; il n'est rien,
 Rome, que mon honneur ne sacrifie au tien.
 Adieu, Licinia !

(Il veut sortir.)

LICINIA, *l'arrêtant.*

D'une épouse qui prie

Écoute encor la voix !

CAIUS, *avec feu.*

J'écoute la patrie !

LICINIA, *insistant.*

Reste !

CAIUS.

Non, laisse-moi ; je vais remplir mon sort !

LICINIA, *se mettant au-devant de ses pas.*

Il te faut demeurer ou me donner la mort !

Vainement des dangers que mon amour redoute,

Ta cruauté s'obstine à reprendre la route :

Mes droits ne seront point ainsi sacrifiés,
 Tu ne t'éloigneras qu'en me foulant aux pieds !
 CAÏUS, *se tournant vers la statue de son père.*
 O mon père !

LICINIA, *avec joie.*

Grands dieux ! il a nommé son père !
 Son œil fixe contemple une image si chère ;
 Je vois couler ses pleurs... Ah ! son cœur est vaincu !
 J'ai sauvé mon époux !

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, UN CITOYEN.

LE CITOYEN.

Gracchus, tout est perdu !
 L'Aventin tout entier est environné d'armes ;
 Et pour accroître encor nos cruelles alarmes,
 On publie en tous lieux que l'honneur du sénat,
 Émilien, est mort par un assassinat.
 Déjà ses meurtriers sont désignés à Rome ;
 C'est ta sœur, Fulvius et toi-même qu'on nomme.

LICINIA.

Ciel !

LE CITOYEN.

Ce bruit, hautement confirmé par Drusus,
 Persuade le peuple.

CAÏUS.

Il y croit ?

LE CITOYEN.

Il fait plus.

Du crime qui finit cette illustre existence
 Il jure de tirer une prompte vengeance ;
 Et moi qui t'aime encor...

CAÏUS, *comme hors de lui.*

Quoi ! le peuple romain

Ose me soupçonner, me croire un assassin ?

(à sa mère avec amertume.)

Ma mère, voyez-vous, voyez-vous ce qu'il pense ?

Mais à la calomnie opposant ma présence,

Je cours les détromper, oui, les détromper tous,

Reconquérir ma gloire ou mourir sous leurs coups !

(Licinia veut l'arrêter ; mais il lui échappe et sort rapidement et comme hors de lui. Le citoyen le suit.)

SCÈNE IV.

CORNÉLIE, LICINIA.

LICINIA.

Je n'ai pu l'arrêter ! il me fuit ! Malheureuse !

CORNÉLIE.

Ma fille !

LICINIA.

Laissez-moi ; ma douleur est affreuse.

Je ne le verrai plus !

CORNÉLIE.

Rassure tes esprits :

Tu ne l'aimes pas mieux que je ne le chéris.

Tu me vois cependant tranquille... et je suis mère !

LICINIA.

Mais quand vous le verrez traîné dans la poussière,

Blessé, souillé de sang, que ferez-vous ici ?

CORNÉLIE.

Ce que j'ai fait le jour où son frère a péri.

Je songerai qu'il laisse une illustre mémoire ;

Et pour le remplacer j'adopterai sa gloire.

Imite-moi, ma fille, et retrouve la paix.

LICINIA.

La paix ! c'est de la mort que je me la promets.

Mon époux va périr, et mon destin s'achève.

Vous, qu'au-dessus du sort votre courage élève,

Ma mère, remplissant un trop funeste emploi,
 Préparez le bûcher pour Caius et pour moi !

(Elle sort.)

SCÈNE V.

CORNÉLIE.

Suis-je assez malheureuse ! Et jamais d'une femme
 Des tourmens plus cruels ont-ils déchiré l'ame ?
 Mère des deux Gracchus, fille des Scipions !
 Moi, pendant si long-temps fière de ces beaux noms !
 Moi qui, me regardant comme au-dessus du trône,
 Du plus puissant des rois dédaignai la couronne,
 Misérable aujourd'hui, de toutes mes splendeurs
 Je n'ai plus que l'éclat qui s'attache aux malheurs !
 La liberté périt. Par mes fils défendue,
 Rome pouvait renaitre, et Rome me les tue !
 Pour une mère ainsi c'est un crime odieux
 D'enfanter maintenant des hommes généreux.
 Pour vivre respectée et chère à la patrie
 A des scélérats seuls il faut donner la vie.
 Mais que de nos tyrans les mères sans pudeur
 Recherchent à l'envi ce brillant déshonneur !
 Moi j'aime mieux encor que mes fils déplorables
 Meurent assassinés que de vivre coupables !
 Mais quelle est cette foule ? et que vois-je ? Un cercueil
 Que portent lentement les sénateurs en deuil !
 C'est Scipion ! Je tremble ; et malgré moi sa vue
 Fait naître un sombre effroi dans mon ame éperdue !

(Elle s'appuie contre la statue de son époux de manière qu'elle n'est
 pas vue d'abord du cortège.)

SCÈNE VI.

CORNÉLIE, OPIMIUS, LES COLLÈGES DES PRÊTRES et
 LES VESTALES *environnant le cercueil d'Émilien porté par
 des sénateurs*; LE CORPS entier DU SÉNAT et tous LES MA-
 GISTRATS *revêtus des ornemens de leurs dignités*; LES CHE-
 VALIERS ROMAINS; LES VÉTÉRANS *avec leurs aigles*; LE
 PEUPLE; *vingt-quatre* LICTEURS *marchant en tête du cor-
 tège, comme lorsque Scipion était consul*; DES PLEUREUSES,
les cheveux épars; DES ESCLAVES *portant, mais renversées,
 toutes les décorations que ce grand homme avait reçues
 pendant sa vie, ainsi que les images en cire de ses ancêtres.*

OPIMIUS.

Sénateurs, déposez votre triste fardeau.
 Émilien, avant de descendre au tombeau,
 Veut qu'ici nous payions à sa cendre héroïque
 Le lugubre tribut de la douleur publique.
 Ah ! combien de grandeur, en ce funeste jour,
 La puissance romaine a perdu sans retour !
 Quelle barbare joie en sera ressentie
 Par les hordes d'Afrique et les peuples d'Asie !
 Le formidable bras dont ils craignaient l'effort,
 Désormais immobile, est glacé par la mort.
 Et de quelle manière a péri ce grand homme ?
 Comment fut renversé ce fier rempart de Rome ?
 Le savez-vous, Romains ? Ce héros devant qui
 Se taisait l'univers de sa gloire ébloui,
 Votre appui dans la paix, votre espoir dans la guerre,
 Qui vous traitait en fils, que vous aimiez en père,
 Tout couvert de lauriers, entouré de Romains,
 A pourtant parmi nous trouvé des assassins !

UN CITOYEN.

Des assassins, dis-tu ? Scipion ! lui !

OPIMIUS.

Sans doute ,

De croire à ce forfait, Romains, il vous en coûte !
 Ah ! je conçois trop bien votre incrédulité !
 De toute son horreur moi-même épouvanté,
 Ce n'est qu'en frémissant que je vous le révèle.

UN CITOYEN.

Consul, il faut plus loin porter encor ton zèle.

OPIMIUS.

Qu'exigez-vous de moi ?

UN CITOYEN.

Prouve-nous le forfait.

OPIMIUS.

Je n'hésite, Romains, que dans votre intérêt :
 Nul de vous sans pâlir n'en recevrait la preuve.

UN CITOYEN.

Nous voulons tout savoir !

OPIMIUS.

Hélas ! à quelle épreuve

Vais-je mettre vos cœurs !

UN CITOYEN.

Poursuis.

OPIMIUS.

Vous le voulez ?

UN CITOYEN.

Oui, oui, la preuve.

OPIMIUS, *découvrant le cadavre d'Émilien.*

Eh bien ! venez et contemplez.

TOUT LE CORTÈGE, *avec horreur.*

Dieux puissans !

UN CITOYEN.

De la mort quelle effroyable image !

Est-ce là Scipion ?

OPIMIUS.

Voyez-vous ce visage

Et ce front tout gonflé que le sang a noirci ?
 Ces muscles contractés, ce cou pâle et meurtri,
 Où, par l'horrible effet d'une puissante étreinte,
 La main qui l'a serré demeure encore empreinte ?
 Remarquez-vous ces yeux sanglans et renversés,
 Comme de leur orbite avec force chassés ?
 Ces bras, ces doigts tendus, indice trop visible
 D'un long étouffement et d'un effort terrible?...
 A nier le forfait on ne peut plus songer.

UN CITOYEN.

Il demande vengeance !

OPIMIUS.

Et comment le venger,
 Si vous-mêmes, Romains, chérissez les coupables ?
 Si vous les protégez ?

UN CITOYEN.

Nous en crois-tu capables ?

OPIMIUS.

Quand vous saurez leurs noms ?

UN CITOYEN.

Nomme-les : tu verras.

OPIMIUS.

Eh ! grands dieux ! tout ici ne les nomme-t-il pas ?
 Qui donc, Romains, qui donc le haïssait ?

UN CITOYEN.

Sa femme !

OPIMIUS.

Je connais comme vous la haine de l'infâme ;
 Mais pour ce crime affreux, sans doute, il a fallu
 Une plus sûre main, un cœur plus résolu.
 Quels sont-ils ?

UN CITOYEN.

Fulvius, d'une bouche hardie,
 Par d'horribles discours a menacé sa vie.

UN AUTRE CITOYEN.

Périsset Fulvius !

OPIMIUS.

Ce monstre furieux

N'a pas menacé seul des jours si précieux...

UN CITOYEN.

Et quel autre avec lui ?

OPIMIUS.

Ce héros que l'on pleure,

Gracchus n'a-t-il pas dit : « C'est un tyran, qu'il meure ! »

Et Scipion est mort. Et par Gracchus porté,

L'abominable arrêt se trouve exécuté.

Ah ! quand je me souviens que Fulvius docile

Des désirs de Gracchus n'est que l'agent servile ;

Quand je vois que Gracchus de Carthage arrivé

Dans Rome cette nuit en secret s'est trouvé,

Et qu'au même moment succombait la victime,

Puis-je ne pas crier : « Le seul auteur du crime,

C'est ?... »

CORNÉLIE, *s'élançant vers Opimius et l'interrompant vivement.*

Tu mens !

TOUT LE CORTÈGE, *avec surprise.*

Sa mère !

CORNÉLIE.

Oui, c'est moi qui le défends !

Et contre un imposteur...

OPIMIUS.

Quoi ! vous osez ?...

CORNÉLIE, *avec force.*

Tu mens !

En l'accusant, toi seul te couvres d'infamie :

Caius est innocent !

OPIMIUS.

Et la preuve ?

CORNÉLIE, *avec force.*

Ta vie !

Elle dira comment il traite ceux qu'il hait.

Tu n'existerais plus s'il les assassinait !

Eh ! n'est-ce pas Gracchus qui, prenant ta défense,

A du peuple tantôt arrêté la vengeance ?

Cette noble conduite écarte tout soupçon :

Qui t'a sauvé n'a point égorgé Scipion.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, DRUSUS.

DRUSUS.

Hâte-toi d'accourir, consul ; que ta présence

D'un horrible combat calme la violence.

A la voix de Gracchus le peuple transporté

S'est contre les soldats partout précipité ;

Les ordres des tribuns, les prières, les larmes,

Rien ne peut ralentir la fureur de leurs armes.

Lentulus le sait trop. Ce vieillard vertueux,

Ce prince du sénat, par des soins généreux,

Cherchait à terminer cette affreuse querelle :

Il est tombé frappé d'une atteinte mortelle.

Mais voyez-le lui-même. Encore tout sanglant,

Les bras de ses amis le traînent expirant.

(On voit Lentulus blessé traverser la scène appuyé sur ses amis et suivi de ses esclaves.)

OPIMIUS.

Eh bien ! Romains, eh bien ! à ce spectacle horrible,

Est-il quelqu'un de vous qui demeure insensible ?

Scipion égorgé, Lentulus massacré ;

Des plus illustres noms le meurtre préparé ;

De carnage et de sang Rome entière remplie,

Ce sont là les exploits du fils de Cornélie !

CORNÉLIE, *voyant le peuple ébranlé par Opimius.*
 O peuple ! un seul instant écoute encor ma voix.
 On t'abuse, on t'égare, et tout ce que tu vois
 N'est qu'un jeu des tyrans que Caius veut abattre.
 Hélas ! il est trop vrai qu'on le force à combattre ;
 Mais tes frères, déjà rangés auprès de lui,
 Te montrent le chemin qu'il faut suivre aujourd'hui.

UN CITOYEN.

Nous le suivrons ! Et Rome elle-même nous crie :
 « Sauvez Gracchus, Gracchus sauvera la patrie ! »

OPIMIUS, *avec feu.*

Amis de Scipion, près de moi réunis,
 Étendons tous la main sur ses sacrés débris,
 Et tous avec ardeur jurons à ce grand homme
 De venger son trépas et de délivrer Rome !

DRUSUS, LES SÉNATEURS, LES CHEVALIERS, *une faible partie du peuple, enfin toutes les personnes du cortège qui se trouvent du parti d'Opimius, étendant la main sur le cadavre d'Émilien.*

Nous le jurons !

CORNÉLIE, *à la majorité du peuple.*

Et nous, nous qui les entendons,
 Ne défendrons-nous pas Gracchus ?

LE PEUPLE, *avec force*

Nous le jurons !

CORNÉLIE, *avec force.*

Va donc, Opimius ! pour servir ta querelle,
 Entraîne sur tes pas cette foule cruelle !
 Gracchus n'a pas perdu tout pouvoir sur les cœurs ;
 Et s'il a des bourreaux il aura des vengeurs !

(Opimius sort à la tête des sénateurs, dont quelques-uns se chargent de nouveau du cercueil d'Émilien. Ils sont suivis des chevaliers et de tous ceux qui dans le cortège doivent être du parti patricien. Cornélie sort à la tête de la grande majorité du peuple.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Caius Gracchus.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever du rideau, des vieillards, des femmes, des enfans traversent la scène dans la plus grande agitation.)

LICINIA, *arrivant dans tout l'égarement de la douleur.*

Où porter mes tourmens et mon sinistre effroi ?
Tout redouble l'horreur que je traîne après moi !
Le Forum est désert, Rome est abandonnée,
Ma mère même a fui sa fille infortunée.
J'écoute, je regarde ; et partout où je suis
Je ne vois que des pleurs, je n'entends que des cris !

(On entend au loin comme des plaintes et des gémissemens.)

Des vieillards, des enfans, des épouses, des mères,
Adressent comme moi leurs ardentes prières
Au ciel qui reste sourd et ne nous entend pas.
Caïus ! cruel Caïus ! je te tendais les bras ;
Ma bouche t'implorait, et tu m'as délaissée !
Et me sacrifiant à ta gloire blessée,
Je t'ai vu me quitter pour affronter la mort...
Malheureux ! Maintenant qui m'apprendra ton sort ?
En quels lieux te chercher ?

(Elle reste comme absorbée par la douleur.)

SCÈNE II.

LICINIA, LE VIEILLARD *du troisième acte*, SON JEUNE FILS, *qu'il ramène du tumulte de l'Aventin.*

LE VIEILLARD, *cherchant à désarmer son fils.*

Cède, cède à mes larmes!

Ne me résiste plus, mon fils; rends-moi tes armes.

Dans tes concitoyens voyant des ennemis,

Voudrais-tu devenir bourreau de ton pays?

Verser leur sang serait inutile et barbare.

La justice des dieux contre nous se déclare :

Dans l'ordre des destins nos crimes ont hâté

La ruine de Rome et de la liberté.

La vertu de Gracchus ne peut pas les défendre ;

Et toi, jeune imprudent, tu l'oserais prétendre?

LICINIA, *que le nom de Gracchus a tirée de sa rêverie.*

Ce vieillard... De Gracchus il connaît le destin !

Si je l'interrogeais?... Je le voudrais en vain ;

Je frissonne... et ma voix sur mes lèvres expire.

LE JEUNE HOMME, *montrant Licinia à son père.*

Voyez-vous, seule ici son épouse soupire

Et pleure le héros que nous abandonnons?

De grace, à l'Aventin, mon père, retournons!

LE VIEILLARD, *avec effroi.*

O ciel! d'en approcher n'ayons pas l'imprudence!

Unique et cher appui de ma triste existence,

Viens; et de la douleur qui trouble tous nos sens,

S'il faut mourir, du moins nous mourrons innocens.

LE JEUNE HOMME, *avec force.*

Non, ce serait mourir couverts d'ignominie.

Mon père, en témoignant tant d'amour pour la vie,

Voulez-vous imiter Fulvius?

LE VIEILLARD, *avec indignation.*

O mon fils!

Oses-tu rappeler cet objet de mépris,
Ce monstre?

LICINIA, *qui a écouté avec attention, et s'approchant du
vieillard.*

Bon vieillard, quelle haine t'enflamme?
Comment s'est donc conduit Fulvius?

LE VIEILLARD, *avec indignation.*

En infâme !

LICINIA.

Mais le peuple l'aimait ?

LE VIEILLARD.

Nous l'avions mal connu.

LICINIA.

Il secondait Gracchus?

LE VIEILLARD, *avec feu.*

Ah ! dis qu'il l'a perdu !

LICINIA, *avec l'accent de la douleur.*

O Gracchus !

LE VIEILLARD.

Dans les cœurs la paix était rentrée,
Lorsque de Fulvius la rage exaspérée
A rallumé soudain le feu de leur courroux.

LICINIA.

Ciel !

LE VIEILLARD.

Lui seul a trompé les soins de ton époux !
Lui seul, malgré Gracchus, fit éclater l'orage !
Mais bientôt effrayé de son horrible ouvrage,
Le lâche, après avoir fait naître le danger,
N'avait avec les siens osé le partager ;
Et parmi les débris d'un ancien péristyle,
Tremblant, il se tenait caché comme un reptile.
L'ainé de ses enfans, jeune homme plein d'honneur,
Digne d'un autre père et d'un destin meilleur,
Avait suivi ses pas dans ce funeste asile ;

Tous deux y furent pris. Fulvius immobile
 Et n'osant se défendre, en ses viles frayeurs,
 Pour lui, non pour son fils, versait d'indignes pleurs ;
 Tandis qu'à ses côtés le jeune homme au contraire
 Paraissait s'oublier, et pleurait sur son père.
 Mais pour lui vainement il s'offrait au trépas :
 Ensemble ils sont tombés sous le fer des soldats.

LICINIA , *avec inquiétude.*

Et Gracchus ?

(Le vieillard garde le silence.)

Tu te tais ?

LE JEUNE HOMME , *avec feu.*

Nous courons le défendre !

LICINIA , *avec joie.*

Il respire !

LE VIEILLARD , *à son fils, avec sévérité.*

Mon fils !

LE JEUNE HOMME , *avec feu et sentiment.*

Mon père, il faut vous rendre !

Ce jeune Fulvius, au défaut de secours,
 A son père du moins il a donné ses jours !
 Cet exemple si noble , ah ! laissez-moi le suivre !
 Trop heureux à mon tour si je cesse de vivre
 Pour celui qui toujours fut un père pour nous !

LICINIA , *s'animant.*

Oui , courez vers Gracchus ! entourez-le bien tous !
 Que Rome à ses côtés se groupe réunie ;
 Et que les assassins qui menacent sa vie
 Reculent effrayés en voyant aujourd'hui
 Tant de cœurs à percer pour aller jusqu'à lui !

LE JEUNE HOMME , *au vieillard.*

Vous l'entendez , mon père ?

LE VIEILLARD.

Hélas ! vœux inutiles !

LE JEUNE HOMME.

Nos efforts , croyez-moi , ne seront pas stériles.
 Et ce n'est pas en vain qu'avec tant de fureur
 La haine des tyrans s'éveille dans mon cœur !

LE VIEILLARD.

O malheureux enfant !

LE JEUNE HOMME.

Ne voyez plus mon âge ,
 Mon père , seulement songez à mon courage !
 Il peut servir Gracchus , peut-être le sauver.

LE VIEILLARD.

Vous périrez tous deux !

LE JEUNE HOMME.

Courons le retrouver !
 Je préfère , au milieu de ces périls qu'il brave ,
 Mourir jeune , mais libre , à vieillir en esclave !
 (Le vieillard et son fils sortent.)

SCÈNE III.

LICINIA , seule.

Ils s'éloignent !... Et moi , dois-je espérer ou craindre ?
 Faudra-t-il que du sort toujours j'aie à me plaindre ?
 Le peuple , un seul instant de son honneur jaloux ,
 Ne pourra-t-il comme eux s'armer pour mon époux ?
 Souffrira-t-il enfin que son appui périsse ?
 Non : pour garant , grands dieux , j'en ai votre justice !
 Loin de livrer Gracchus aux poignards ennemis ,
 A ce grand dévouement gardant un digne prix ,
 Vous-mêmes prendrez soin d'assurer sa victoire !
 Protéger la vertu c'est sauver votre gloire !

SCÈNE IV.

LICINIA , CORNÉLIE.

LICINIA.

Ah ! ma mère , parlez , qu'est devenu Gracchus ?
Est-il sauvé ? vit-il ?

(Cornélie , une épée à la main , traverse le théâtre avec précipitation et
entre sans répondre dans la maison de Gracchus.)

Elle ne m'entend plus.
Sa démarche , ses traits , son effrayant silence...
C'en est fait... Il est mort !

(Elle tombe anéantie sur les degrés de la tribune.)

SCÈNE V.

LICINIA , CORNÉLIE , *l'affranchi PHILOCRATE*
tenant dans ses bras l'enfant de Gracchus.

CORNÉLIE , à *Philocrate*.

Oui , pour plus d'assurance ,
Que cet enfant chéri s'éloigne de ces lieux !
A l'instant chez Crassus porte-le , je le veux ,
Philocrate , et surtout veille bien sur sa vie !
A ta fidélité mon amour le confie.

(Philocrate sort avec l'enfant.)

SCÈNE VI.

LICINIA , CORNÉLIE.

CORNÉLIE , *apercevant Licinia*.

O ciel ! Licinia succombe à sa douleur !

(à Licinia qui se ranime par degrés.)

Ma fille , écoute-moi ! Commande à ta frayeur !

Ne souffre pas qu'ainsi le chagrin te dévore !

Rien n'est désespéré.

LICINIA, *que ces derniers mots ont ranimée.*

Gracchus vivrait encore !

Est-il bien vrai , ma mère ? Ah ! ne me trompez pas !

CORNÉLIE.

Il vit... Mais quels dangers environnent ses pas !

L'instant est décisif , et nous allons connaître

Pour quel sort désormais les Romains doivent naître ,

Si , jouissant toujours de notre liberté ,

Nous bénirons encor notre fécondité ;

Ou si , la maudissant comme un honteux partage ,

Nous n'enfanterons plus nos fils qu'à l'esclavage.

LICINIA.

Eh ! que m'importe à moi le sort qui les attend ?

Je ne vois que Gracchus , ma mère , en cet instant.

CORNÉLIE.

Et moi je l'aime autant que j'aime la patrie !

Du soin de le sauver uniquement remplie ,

A travers les poignards , les blessés et les morts ,

Je l'ai suivi , voulant le couvrir de mon corps ;

Ou , si dans cet espoir je me trouvais trompée ,

Pour combattre du moins lui donner une épée.

Tu la vois. Je la tiens. Mais partout les Romains ,

Se pressant devant moi , m'ont fermé les chemins.

Ce n'est pas tout : j'ai vu... Dieux ! que vais-je te dire ?

LICINIA, *avec anxiété.*

Ah ! ne prolongez pas mon horrible martyre ,

Ma mère !

CORNÉLIE.

D'étrangers appelés à dessein

Un renfort odieux marche vers l'Aventin.

Tous l'épée à la main , la menace à la bouche ,

Ils s'avancent d'un air insolent et farouche ;

Et dans Rome surpris d'avoir pu pénétrer ,

De leurs sombres regards semblent la dévorer !

LICINIA , *avec toute l'exaltation de la douleur.*

Il est perdu ! Gracchus , de fléchir incapable ,
Va tomber sous leurs coups et périr en coupable !

Amour de la patrie , ô noble sentiment !

Voilà ta récompense ! Un trépas infamant !

Chérissez donc l'honneur ! recherchez donc la gloire !

Il en était couvert ! Et , jusqu'à sa mémoire ,

Tout ce qui restera de lui sera flétri !

CORNÉLIE , *avec fermeté.*

Je craindrai ce malheur quand il aura péri.

Jusques là , quels que soient le nombre et la puissance

De nos fiers ennemis , je garde l'espérance.

Ils sont tous criminels , Gracchus est vertueux ,

Et dans le ciel , ma fille , il existe des dieux !

LICINIA , *de plus en plus exaltée par la douleur.*

Oui : mais s'il est quelqu'un que frappe leur colère ,

C'est l'innocent ! Voyez Tibérius , ma mère !

A la face des dieux ce grand homme égorgé

Nous dit comment son frère en sera protégé.

Des dieux ! Il vaudrait mieux , dans leurs affreux repaires ,

Aux tigres des forêts adresser mes prières ,

Réclamer la pitié des orages , des vents ,

De cette mer enfin , de ces flots mugissans

Auxquels il n'a pas craint de confier sa vie

Pour venir arracher Rome à la tyrannie !

Et tous ces plébéiens , dont si long-temps ses lois

Ont malgré le sénat fait un peuple de rois ;

Ces milliers d'étrangers , admis grace à son zèle

Aux droits de citoyens dans la ville éternelle ;

Ces victimes des grands , ces esclaves nombreux

A l'usure arrachés par ses soins généreux ;

Quand il brave pour eux la mort qui le menace ,

Que font-ils pour lui ? Tous l'abandonnent en masse !

(Un grand nombre de plébéiens traversent en désordre le fond du théâtre.)

Les lâches ! Regardez ! Tenez , les voyez-vous ?
 Ils n'osent même ici s'arrêter près de nous !

CORNÉLIE.

Ma fille !

LICINIA , *toujours de même.*

Dieux cruels , qui souffrez leur bassesse ,
 Eh bien ! puisqu'il le faut à vous seuls je m'adresse !
 Mais je n'appelle pas vos secours sur Gracchus.
 Pour vous en sembler digne il a trop de vertus !
 C'est pour les vils Romains que ma voix vous supplie.
 Ils veulent des tyrans ? Contentez leur envie ;
 Et que par vous bientôt , à ces monstres livrés ,
 Ils goûtent le plaisir d'en être dévorés !

CORNÉLIE.

Malheureuse ! Peux-tu tant haïr ta patrie !

SCENE VII.

LICINIA , CORNÉLIE , *un grand nombre de* CITOYENS
 ROMAINS *arrivant effrayés.*

CORNÉLIE , *arrêtant les Romains qui fuient.*

Quoi ! Romains , vous fuyez !

UN CITOYEN.

Il le faut , Cornélie.

La mort nous poursuit tous et plane sur ton fils !
 Le barbare consul a mis sa tête à prix.

LICINIA , *avec une ironie amère et douloureuse.*

Eh bien ! ma mère !

CORNÉLIE.

Ciel ! que dit-il ?

LE CITOYEN.

Oui , sa tête :

A qui voudra la vendre Opinius l'achète.

(Il se confond parmi les citoyens.)

CORNÉLIE, *avec indignation.*

Ainsi le meurtre obtient un prix chez les Romains ,
Et l'or va de mon fils payer les assassins !
O Rome ! sur mon cœur quel est donc ton empire !
Combien il faut t'aimer pour ne te pas maudire !
Mais aux mains du tyran mon fils n'est pas encor ,
Et l'amour maternel vaut bien l'amour de l'or !
Allons , ma fille , allons , il faut tout entreprendre !
Pleure moins ton époux , et songe à le défendre !
Viens.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS , UN AUTRE CITOYEN *encore plus effrayé
que les premiers.*

LE CITOYEN.

N'allez pas plus loin , calmez ce vain transport :
Vous trouveriez partout le carnage et la mort !

CORNÉLIE.

Eh qu'importe ! marchons.

LE CITOYEN.

Que prétendez-vous faire ?

CORNÉLIE.

Je veux sauver mon fils.

LE CITOYEN.

Ah ! malheureuse mère !
Ton fils n'est plus... Hélas ! d'ennemis entouré ,
Comme Tibérius il est mort massacré.

(Liginia demeure comme apéantie par la douleur.)

CORNÉLIE.

Quelle froide sueur inonde mon visage ?
Quoi ! je tremble ! Grands dieux ! laissez-moi mon courage.

LIGINIA , *dans le dernier degré d'abattement.*

Je n'ai plus qu'à mourir ! Le crime est achevé.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS , UN NOUVEAU CITOYEN.

LE CITOYEN , *avec joie.*

Il est sauvé !

LICINIA , *se ranimant tout à coup.*

Calus ?

CORNÉLIE , *de même.*

Mon fils ?

LE CITOYEN , *appuyant.*

Il est sauvé !

LICINIA , *avec une joie expansive.*

O bonheur !

CORNÉLIE , *au citoyen romain , avec un reste d'inquiétude.*

Mais comment ? Hâte-toi de m'apprendre...

LICINIA , *vivement.*

Parle ! A la vie encor je reviens pour t'entendre.

LE CITOYEN.

Pressé par les Crétois , et demandant en vain
 Que d'une épée au moins quelqu'un armât sa main ,
 Calus désespéré courait avec furie
 Se jeter au milieu de la troupe ennemie.
 Quelques amis encore auprès de lui restés
 Arrêtèrent à temps ses pas précipités ;
 Et d'un pareil dessein lui montrant la folie ,
 Ils l'en firent rougir au nom de la patrie ,
 Qui , tant que l'on peut vivre et qu'on peut la servir ,
 Veut que sans lâcheté l'on ne puisse mourir.
 Vaincu par leurs discours , Gracchus a pris la fuite ,
 Des perfides Crétois évité la poursuite ;
 Et dans un bois sacré , malgré ces furieux ,
 Il vit en ce moment , sous la garde des dieux !

CORNÉLIE , *avec indignation.*

Sous la garde des dieux ! Quoi ! par le sort trompées ,

Vos mains pour le garder n'avaient donc pas d'épées ?

LE CITOYEN.

Graechus a dans le peuple eu de dignes soutiens.
J'ose vous attester, généreux plébéiens,
Qui tous frappés de mort, hélas ! l'avez reçue
Sans-détourner la tête et sans baisser la vue !
Dans le Tibre engloutis, nul n'en sera tiré
Que la poitrine ouverte ou le front déchiré.

(à Cornélie.)

Ils ont sauvé ton fils, et tu leur dois tes larmes.
Mais n'entendez-vous pas le bruit affreux des armes ?
De toutes parts accourt un peuple épouvanté.
C'est le consul ! fuyez.

CORNÉLIE.

Non : point de lâcheté !
Je reste ; et les Romains, tremblans en sa présence,
Apprendront d'une femme à braver sa puissance !

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, CAIUS *accourant d'un pas précipité et tout hors de lui* ; LE PEUPLE *le suivant en désordre*.

CAIUS, *dans une espèce de délire*.

Une épée ! une épée ! Ah ! par cet assassin,
Ma mère, voulez-vous me voir percer le sein ?

CORNÉLIE, *indignée*.

Tant d'honneur d'un tyran deviendrait le partage !
Non, jamais !

CAIUS, *de même*.

Contre lui servez donc mon courage !

(lui désignant l'épée qu'elle tient à la main.)

Donnez ! et que ce fer, que je tiendrai de vous,
Me dérobe à l'horreur de tomber sous ses coups !

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, OPIMIUS, LE VIEILLARD *et son fils*,
SÉNATEURS, LICTEURS, SOLDATS, PEUPLE *fuyant devant*
Opimius.

OPIMIUS, *designant Gracchus.*

C'est lui ! soldats, frappez !

UN CITOYEN, *se plaçant entre Caius et les soldats.*

Arrête, misérable !

Oses-tu commander ce meurtre abominable ?

Sous les yeux de la mère assassiner le fils ?

OPIMIUS, *aux soldats.*

Faites votre devoir et méprisez ces cris.

Frappez, soldats, frappez !

CORNÉLIE, *voyant que les soldats s'avancent sur Gracchus,*
d'une main s'enveloppe la tête avec son manteau, et de
l'autre tend rapidement à son fils l'épée qu'elle porte.

Tiens, mon fils !

CAIUS, *saisissant l'épée avec transport.*

O ma mère !

Je m'en vais te bénir dans les bras de mon frère !

(Il se frappe ; Licinia qui dès son arrivée s'est jeté dans ses bras,
tombe évanouie.)

LE VIEILLARD, *saisissant son fils et le plaçant en face de*
Caius mourant.

Viens, mon fils, et contemple en le voyant mourir

La liberté de Rome à son dernier soupir.

FIN.

PIÈCES NOUVELLES

Publiées par Darba.

GUSTAVE III, ou le Bal masqué, opéra historique en 5 actes, paroles de M. Scribe.

ROBERT-LE-DIABLE, opéra en 5 actes, par MM. Scribe et G. Delavigne.

LA TENTATION, ballet-opéra en 5 actes, 3^e édition.

LE PRÉ AUX CLERCS, opéra-comique en 3 actes.

LA MÉDECINE SANS MÉDECIN, opéra-comique en 1 acte, par MM. Scribe et Bayard.

LA MARQUISE DE BRINVILLIERS, drame lyrique en 3 actes, par MM. Scribe et Castil-Blaze.

DIX ANS DE LA VIE D'UNE FEMME, ou les Mauvais Conseils, drame en 5 actes, par MM. Scribe et Terrier.

LE SERMENT, opéra en 3 actes, par MM. Scribe et ***.

LOUIS XI, tragédie en 5 actes et en vers, par M. Casimir Delavigne.

CLARISSE HARLOWE, drame en 5 actes, en prose.

CLOTILDE, drame en cinq actes; 2^e édition.

PERINET LECLERC, ou Paris en 1418, dr. hist. en 5 act.

LA TOUR DE NESLE, drame en 5 actes et en 9 tableaux.

JACQUES CLÉMENT, drame en 5 actes, de M. d'Epagny.

RICHARD DARLINGTON, drame en trois actes, en prose; précédé de la Maison du Docteur, prologue; par M. Alexandre Dumas.

CAMILLE DESMOULINS, drame en 5 actes.

LES PRÉVENTIONS, comédie en un acte.

JOSCELIN ET GUILLEMETTE, comédie en un acte, avec un prologue, par M. d'Epagny.

SOPHIE ARNOULD, comédie en 3 actes, mêl. de coup.

LE CAMARADE DE LIT, vaudeville en 2 actes.

FAUBLAS, comédie en cinq actes, mêlée de chants.

UN DUEL SOUS RICHELIEU, drame en 3 actes, mêlé de couplets, de MM. Lockroy et Badon; 2^e édit.

LA GAGEURE DES TROIS COMMÈRES, vaudeville grivois en 5 actes.

VERT-VERT, comédie-vaudeville en trois actes.

LA FERME DE BONDI, ou les deux Réfractaires, épisode de l'Empire, en quatre actes.

M^{me} GIBOU ET M^{me} POCHET, ou le Thé chez la Ravau-deuse, pièce grivoise en trois actes, mêlée de couplets.

LA CHANTEUSE ET L'OUVRIÈRE, vaudeville en 4 actes.

LE CHARPENTIER, ou Vice et Pauvreté, vaudeville populaire en quatre actes.

CHABERT, histoire contemporaine en deux actes, vaudev.

SARA, ou l'Invasion, conte allemand en deux act., vaud.

LA PRISE DE VOILE, drame en deux actes, vaudev.

GRILLO, ou le Prince et le Banquier, com. vaud. en 2 act.

LOUIS - BRONZE et le Saint - Simonien, parodie de Louis XI, en 3 actes et en vers burlesques.

SOPHIE ET MIRABEAU, ou 1773 et 1789, comédie-vaudeville en 2 actes.
UNE LEÇON D'ÉGALITÉ, ou le Grand Seigneur et la Paysanne, comédie en 2 actes, vaudev.
CRÉDEVILLE, vaud. en 2 actes.
TIGRESSE-MORT-AUX-RATS, ou Poison et Contrepoison, comédie en quatre doses et en vers.
LA REDINGOTE DU MARÉCHAL, pièce anecdotique en un acte, mêlée de couplets.
SCARAMOUCHE, ou la Pièce interrompue, anecdote de 1669, en 2 actes, mêlée de couplets.
MADAME LAVALETTE, drame historique en deux actes.
L'HOMME QUI BAT SA FEMME, tableau populaire en un acte, mêlé de couplets.
TROIS TÊTES DANS UN BONNET, scènes épis. en vaud.
LES APPARTEMENS à louer, vaud. en 1 acte et en 5 tabl.
LE PETIT-SOUPER, ou Louis XV et le régent, vaudev. en un acte.
LA FÉE AUX MIETTES, roman imaginaire, vaudev.
LA RENTE VIAGÈRE, comédie-vaudeville en un acte..
LA MOUSTACHE DE JEAN BART, vaud.-anecd. en 1 acte.
A 21 ANS! ou l'Agonie de Schœnbrunn, drame en 1 acte.
LA TENTATION DE MAÎTRE ANTOINE, vaudeville.
LE SÉNATEUR, comédie-vaudeville en un acte.
RABELAIS, ou le curé de Meudon, comédie-vaudeville.
LE DEY D'ALGER, com. en 1 acte, en pr., mise en vaud.
LA NUIT DE NOËL, tradition allemande.
MONSIEUR MAYEUX, ou le Bossu à la Mode, vaudeville en deux actes.
UNE COURSE EN FIACRE, coméd.-vaud. en 2 actes.
LE GUÉRILLAS, vaudeville en un acte.
VOLTAIRE CHEZ LES CAPUCINS, vaudeville.
LE MORT SOUS LE SCELLE, folie en 1 acte, mêl. de coupl.
LES DEUX MONDES, parade en 2 actes, mêl. de coupl.
LANTARA ET DORVIGNY, vaudeville en un acte.
LE CHEVREUIL, comédie-vaudeville en trois actes.
CARLIN A ROME, souvenir historique en un acte.
LES BOUCLES D'OREILLE, comédie-vaudeville.
LA SŒUR CADETTE, comédie en un acte, en vers.
RIFI LECOQ, ou une Visite domiciliaire.
L'AMPHIGOURI, salmis dramatique en quatre actions.
LA POUPÉE, comédie-vaudeville.
DOMINIQUE, ou la Brouette du Vinaigrier, drame de Mercier, remis en un acte, avec des couplets de M. Brazier.
LE FILS DU SAVETIER, vaud. en 1 acte.
LE SAVETIER DE TOULOUSE, drame en 4 actes.
SOPHIE, ou le Mauvais Ménage, drame en trois actes.
HAN D'ISLANDE, mélodrame en 3 actes et en 8 tableaux.
PAUL I^{er}, drame historique, en 3 actes et en prose.
LES QUATRE SERGENS DE LA ROCHELLE, mélodrame en trois actes.